

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 205. — SAMEDI, 7 AVRIL 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE PRINCE DE GALLES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 AVRIL 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nicolas des Bergères, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Les voyages de M. Alphonse Pinard.—Chronique de Québec, par Philéas Huot.—Poésie : Pois-on d'avril, par René Gigo-Dutanel.—A la chambre.—Usages et coutumes.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait du prince de Galles.—Bons camarades.—Les Indiens de l'isthme de Panama.—Gravure du Feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de mars), aura lieu SAMEDI, le 7 AVRIL, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



Le dernier acte du drame de la cour d'assises est terminé, le rideau est baissé, Fahey est au pénitencier; et déjà on parle de cette affaire comme d'une chose d'autrefois; le criminel subit sa peine, il ne fait plus partie de la société, il est mort pour le monde et les morts vont vite!

Pendant que l'on conduisait les forçats à Saint-Vincent-de-Paul, l'un d'eux, en apercevant les murs élevés du bagne, s'écria : « Salut, cité de la mort! »

—Non, non, pas encore la mort, dit Fahey, la vie sans la liberté, c'est encore la vie!

Ce sont les seules paroles qu'il ait prononcées pendant le voyage.

Il faut donc que l'amour de la vie soit bien enraciné dans le cœur de cet homme, qu'il puisse encore y tenir, alors qu'il a perdu l'honneur!

** La duplicité de caractère de ce malheureux a créé cependant un tel émoi que l'on a été jusqu'à dire que plusieurs innocents ont été condamnés sur le témoignage du détective-voleur, et se trouvent actuellement au pénitencier.

Ce n'est toutefois qu'un bruit, une réflexion inspirée par la découverte du crime de Fahey, sans être appuyée jusqu'à présent que par la possibilité de la chose, mais on ne peut cependant s'empêcher de frissonner à la pensée qu'un seul homme puisse être emprisonné par suite d'une erreur judiciaire.

L'étranger qui visite Venise est toujours étonné de lire, sur le mur faisant face aux bancs des jurés, dans la salle de la Cour d'Assises, une inscription étrange et dont il ne peut comprendre le sens à moins qu'on ne lui en explique l'origine : *Souvenez-vous du pauvre boulanger.*

Il y a deux cents ans environ, un soir, un cri terrible, un cri de mort retentit sur la place St-Marc, quelques citoyens sortent et trouvent un boulanger voisin soutenant dans ses bras un jeune homme atteint d'une blessure au cœur. Le boulanger est couvert de sang, il tient un couteau à la main, on l'arrête comme auteur présumé du crime.

Le pauvre diable se débat, proteste contre l'accusation, mais les preuves les plus terribles s'accumulent, on rappelle que quelques jours auparavant il a eu une grave discussion avec la victime à propos d'une question d'argent, il a même proféré des menaces. Bref, les témoignages les plus écrasants prouvent que c'est bien lui qui est l'auteur du crime, il est condamné, et, quelques jours plus tard, il monte sur l'échafaud en protestant toujours de son innocence.

Les jours, les années s'écoulent, on ne pense plus au malheureux dont la tête est tombée sous la hache du bourreau, quand une nouvelle incroyablement se répand tout à coup dans Venise.

On apprend qu'un des plus hauts fonctionnaires de l'Etat, dont le nom a toujours été sans tache, que l'on a constamment cité comme un modèle d'honneur et d'intégrité, vient de faire sur son lit de mort une étrange confession publique. Il a déclaré que le malheureux boulanger a été exécuté à tort et que c'était lui, dont la droiture est devenue proverbiale, qui avait tué le jeune homme trouvé assassiné trente ans auparavant.

Amoureux d'une jeune fille qui semblait lui préférer un autre courtisan de sa beauté, il avait tué son rival, et la victime de l'erreur judiciaire ne voulait que lui porter secours quand le cri d'agonie avait attiré son attention.

Cette confession tardive produisit un grand émoi, et c'est alors que le gouvernement, pour éviter la possibilité d'une nouvelle erreur, fit graver dans la cour d'assises les fameux mots : *Souvenez-vous du pauvre boulanger*, et c'est aussi depuis cette époque que le juge termine toujours le résumé des débats en faisant allusion à cette vieille affaire, avant que les jurés ne se retirent pour délibérer.

** Pour en revenir à Fahey, la rumeur que l'ex-détective aurait fait condamner des innocents a même pris un corps, et il est probable que les autorités vont rechercher s'il existe quelque chose de plus qu'une vague histoire inventée à plaisir.

On raconte qu'un jeune homme a été envoyé au bagne comme étant l'auteur d'un vol de diamant et que Fahey aurait été le principal témoin dans cette affaire.

Après avoir été condamné il ne pût, dit-on, retenir ses larmes et prononça ces paroles : « Je suis condamné, et je vois bien qu'il faut que je subisse mon sort, mais j'espère que la justice découvrira bientôt qu'elle a condamné un innocent. »

Mais, je le répète, ce n'est qu'un on dit.

L'imagination a du reste beau jeu quand elle est mise en éveil par une cause aussi émouvante que celle qui vient d'être jugée et il n'est pas mauvais de se tenir en garde contre ses écarts, comme on en a eu la preuve à propos de l'histoire très

pathétique d'une jeune fille accusée à tort d'avoir emprisonné un enfant, histoire très bien dite, et qui n'a qu'un léger défaut : c'est d'être des plus fantaisistes.

Mais, il s'agissait d'émouvoir les jurés!

** Si triste que soit la situation de ce réfractaire de la société, je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant les lignes suivantes empruntées à un journal quotidien :

Comme il n'y a aucune vacance dans le département du caissier, Fahey travaillera pour le moment avec les charpentiers.

Comment! voici un homme qui a été condamné pour avoir volé la caisse de la compagnie du Grand-Tronc, et on songerait, dès son arrivée, à lui confier le coffre fort du bagne!

En vérité, il doit y avoir une erreur quelque part, et je ne crois pas que le préfet du pénitencier ait songé un seul instant à donner une place de faveur à un forçat dont le crime a d'autant plus de gravité qu'il avait pour mission de protéger la société.

Ce qui m'a beaucoup étonné aussi, fut d'apprendre que les prisonniers de Saint-Vincent de Paul « avaient suivi avec beaucoup d'intérêt tous les détails du procès, » quand il est admis qu'ils ne doivent avoir aucune communication avec le dehors, ni lire aucun journal.

Mais il paraît qu'on réussit à éluder les règlements là-bas tout aussi bien qu'ailleurs.

** Comme il est difficile de laisser passer le mois d'avril, sans chanter un peu le renouveau, j'ai cru devoir choisir aujourd'hui une poésie de Blanchemin, en vers trisyllabiques, le genre que je déteste le plus au monde, mais auquel nombre de personnes trouvent un certain charme.

Je dois ajouter cependant que ces vers sont très bien faits.

Mois d'ivresses,
Qui nous laisses
Tes richesses,
Mois d'avril,
Qui rappelles
Les fideles
Hirondelles
De l'exil;

Seul le tremble
Là bas tremble;
Le lac semble
Un miroir;
Et chaque île,
Frais asile,
Y vacille,
Belle à voir.

Sur ta trace
Dans l'espace,
Zephyr chasse
Les autans;
Les autans;
Chaque aurore
Qui te dore
Fait élore
Un printemps.

Là s'incline
La colline
Qui domine
Un clocher.
Dans l'enceinte
L'airain tinte
Pour la sainte
Du rocher.

Rien n'outrage
Ton feuillage;
Point d'orage
Importun.
Toute rose
Est éolose
Et l'arrose
De parfum.

Là sans cesse
Tout se presse,
Chants d'ivresse,
Pleurs d'adieu;
La prière
Solitaire
De la terre
Monte à Dieu.

La pervenche
Bleue et blanche
Au vent penche
Tout en pleurs;
Et l'abeille
Qui sommeille
Se réveille
Dans les fleurs.

Tout au moude,
Fauvette, onde,
Fleur qu'on moude,
Un doux miel,
Fraise brise,
Roche grise,
Vieille eglise,
Terre ou ciel.

La fauvette,
Qui bêquette
Et caquette
Tout le jour,
Sémit ante,
Sautillante,
Vole et chante
Tour à tour.

Tout soupire,
Tout respire
Le ciel
Du bonheur.
Harmomes
Infinies,
Voix bénies
Du Seigneur!

Ce n'est pas précisément le printemps canadien, ni toujours le printemps de France, mais ces poètes ont tant d'imagination!

Et, à ce propos, j'ai entendu dernièrement une réflexion très curieuse :

Un jeune anglais ne manque jamais de faire ainsi ses débuts dans la vie : il écrit une poésie sur le printemps et joue *Hamlet*.

Quel est le Français qui, à seize ans, n'a pas essayé de chanter le retour des hirondelles et de jouer le *Malade imaginaire*?

** Un bon livre n'est pas chose commune, mais un livre excellent est si rare qu'on doit en signaler la publication avec le plus grand empressement.

Un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, M. Gonzalve Déaulniers, vient de réunir en volume les sermons éloquentes que Mgr Soulé a faits en l'Eglise Notre-Dame pendant le carême, et les lignes suivantes extraites de la préface donnent une idée, bien pâle il est vrai, de l'importance de cette publication :

Je fais profession de ne connaître parmi vous que Jésus-Christ et encore Jésus-Christ crucifié. Ces paroles de St-Paul reproduisent si bien l'impression que nous a faite la prédication de Mgr Soulé que nous n'avons pu nous dispenser de les citer ici. C'est le crucifié qu'il contemple et qu'il fait contempler; les rayons qui partent des pieds, des mains et de la tête du Sauveur se prolongent jusqu'à lui comme tous les grands disent les de la croix. Il en fait sa lumière, sa force et son inspiration.

Nous aurions voulu, dans cet opuscule, pouvoir reproduire ce qu'il a dit de G. Thémis, mais les limites de notre travail ne nous le permettaient pas; nous n'avons recité que ses sermons du dimanche et ceux de la retraite dans lesquels il est revenu à la parole du Christ, d'une façon plus directe et plus intime. *Jésus Tout Puissant, Jésus principe de tout bien, Jésus père de la miséricorde, Jésus exemplaire de la souffrance, Jésus victime, Jésus principe de la vie*, voilà les différents thèmes dont nous offrons l'admirable développement à nos lecteurs qui sont tous ou qui auraient tous voulu être comme nous auditeurs...

Avant qu'il descendre de la chaire, traçons brièvement l'esquisse de Sa Grandeur.

Mgr Soulé est d'une taille au-dessus de la moyenne. En chaire, il paraît n'avoir que quarante ans; il affirme cependant être né vers 1828, et il faut bien l'en croire puisque c'est l'épître de la vérité. Sa voix est douce, avec des inflexions dont il a le secret; son geste à la fois ample et sobre peint à l'avance sa pensée qui se reflète d'ailleurs dans tous les traits de sa physionomie, étonnamment mobile et expressive. Il est méridional, et cela se voit mieux dans sa conversation privée, pleine d'aperçus riches et neufs, que dans sa parole publique dans laquelle dominaient l'unction et la dignité épiscopales.

Son apostolat à l'île Bourbon n'a épuisé que momentanément sa pensée, et n'a pas à terre son ardeur apostolique.

En France, il est au nombre des principaux membres de l'épiscopat, par son titre de primicier de St-Denis, moins encore que par sa valeur personnelle. Nous savons tout ce qu'il a été ici.

Ce recueil de quelques-unes de ses instructions, est donc à la fois un hommage de reconnaissance pour lui et un monument du bien qu'il a créé parmi nous.

Je ne doute pas de l'accueil que cet ouvrage recevra dans le public et je ne puis mieux faire que de vous engager à vous le procurer.

* * — Eh bien! me dit l'autre jour un confrère, voilà encore un ministère français à terre.

— Oui, le ministère Tirard est tombé.

— N'est-ce pas chose déplorable que de voir ces changements? On ne voit cela qu'en France.

— Pardon! en Canada l'opposition ne cherche-t-elle pas constamment à renverser le gouvernement.

— C'est vrai! on veut, mais on ne peut pas.

— Eh bien! selon le proverbe connu, vouloir c'est pouvoir; en France, on veut et on peut, voilà toute la différence.

Autre réflexion que l'on entend à tous les coins de rue et qui n'est qu'une réédition de l'histoire de la paille et de la poutre :

— Il y a trop de partis en France.

— C'est vrai, il y a douze nuances, deux républicaines, cinq royalistes, trois bonapartistes et deux radicales, mais rien que dans la province de Québec combien y en a-t-il?

— Je n'en vois guère que quatre.

— Soit une nuance par cinq cent mille habitants. A ce compte-là, la France devrait en avoir quatre-vingt.

* * J'ai assisté, lundi, au concert donné par Mlle Eugénie Tessier et Mlle Thérèse Boucher.

Mlle Boucher, une des rares violonistes de notre pays, a prouvé qu'elle ne dérogeait pas aux traditions de la famille d'artistes à laquelle elle appartient, et, si faibles que soient mes connaissances musicales, je ne crois pas trop m'avancer en lui prédisant un brillant avenir.

* * C'est encore le procès de Fahey qui me revient à la mémoire.

Les gardiens de la paix avaient ordre de ne laisser entrer dans la Cour que les journaliers et les avocats, mais comme chacun cherchait à passer quand même, il était difficile de faire respecter la consigne.

Berthelot se présente.

— On ne passe pas.

— Pe mettez dit Hector, j'ai droit d'entrée à trois titres différents : je suis avocat, journaliste et..... criminel.

Eh bien comme Ataban il passe devant le brave gardien de la paix qui salue militairement.

LÉON LEDIEU.

NICOLAS DES BERGÈRES

Une liste des demandes d'avancement que M. l'abbé Daniel a publiée (*Aperçu*, page 4) montre qu'il y avait, en 1695, un officier dans les troupes lequel était fils du capitaine Des Bergères. Ce doit être Nicolas Blaise, alors à peine âgé de quatorze ans.

Dans une lettre du 15 octobre 1697, M. de Frontenac dit que le fils de Des Bergères a reçu le brevet d'enseigne l'année précédente; que ce jeune homme s'est distingué dans deux ou trois campagnes; et il recommande que ses appointements lui soient maintenus à partir de la date de son brevet d'enseigne. La guerre venait de finir. Elle recommença en 1701 et dura jusqu'au traité d'Utrecht, 1713.

Cet officier, nommé commandant du fort de Chambly en 1709, prit le surnom de Rigauville, vers ce temps et fut aussi souvent mentionné par la suite sous ce nouveau nom que sous celui de Des Bergères.

En 1709 on fortifiait Chambly. Durant l'été de cette année, l'écrivain M. J. O. Dion, il y eut jusqu'à dix-sept cents hommes rassemblés en ce lieu, mais on leur donna congé au moment de faire les récoltes dans les campagnes d'où ils étaient venus. En 1710, on travaillait encore au fort. M. de Beaucourt conduisait ces opérations, aussi Gédéon de Catalogne.

Le 4 avril 1712, à Québec, Nicolas Des Bergères de Rigauville épousa Marie-Françoise, fille de François Pachot, veuve d'Alexandre Berthier, seigneur de Villemur (Tanguay III, 362).

Villemur était l'établissement que le capitaine Berthier avait fondé vers 1672 et qui porte aujourd'hui le nom de Berthier-en-haut. Le fils de M. Berthier ayant épousé Mlle Pacaud, comme on l'a vu ci-dessus, cette dame se trouva par succession seigneuresse de Bellechasse, et lorsqu'elle devint veuve, la seigneurie de Berthier-en-haut resta aussi entre ses mains. Telle était sa situation lorsqu'elle épousa Nicolas-Blaise des Bergères de Rigauville qu'elle amena vivre à Berthier-en-bas—car les MM Berthier, père et fils, avaient donné successivement leur nom aux deux paroisses appelées Berthier.

En 1713, Nicolas Des Bergères faisait baptiser un premier enfant à Saint Vallier.

Dans le *Répertoire du Clergé*, de M. l'abbé Tanguay, je vois que, en 1715 le curé de Berthier-en-bas se nommait Charles Des Bergères de Rigauville et qu'il était fils de Raymond-Blaise Des Bergères et d'Anne Richard de Goigni. Alors c'était un frère de Nicolas-Blaise, et leur mère s'appela du nom de Richard et de Goigni à la fois. Dans le *Dictionnaire Généalogique*, ces noms sont séparés et semblent appartenir à deux personnes, l'une mentionnée dans un volume, l'autre dans un autre.

1718. Nicolas-Blaise des Bergères, sieur de Rigauville, époux de Marie-Françoise Vienay Pachot (mariée en premières noces à Alexandre Berthier) vend à Pierre Lestage la seigneurie de Berthier-en-haut. (*Actes de Foi et Hommage*.)

Nicolas Blaise vécut à Berthier-en-bas depuis son mariage jusqu'à sa mort. En 1724 fut baptisé son fils Charles, qui devint prêtre en 1749 et mourut à Québec en 1800.

Je vois par les *Edits et Ordonnances* (III, 240) que le 20 novembre 1727, Nicolas-Blaise Desbergères de Rigauville, écuyer, seigneur de Bellechasse, est lieutenant d'une compagnie des troupes entretenues pour le service du roi en Canada.

Une liste des officiers de la colonie, en date de 1732, renferme le nom du « lieutenant de Rigauville, âgé de 49 ans. » Ce doit être Nicolas-Blaise; donc il était né en 1683 et par conséquent n'avait que deux ans lorsque son père vint de France avec les troupes.

En 1739 « M. de Rigauville commande à Niagara. Il est distingué, exact. » (Daniel : *Aperçu*, pages 51, 56, 58.) Ce doit être encore Nicolas-Blaise. Je n'ai trouvé nulle part la date de son décès. M. Tanguay constate la sépulture de sa femme en 1799, à Québec.

La famille continua d'exister—et c'est pourquoi je mets ici : à continuer.

BENJAMIN SULTE.

NOS GRAVURES

LE PRINCE DE GALLES



ALBERT EDWARD, prince de Galles, est le fils aîné de la reine Victoria, et par conséquent, comme on sait, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Né le 9 novembre 1841, il reçut à sa naissance les titres du duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, grand et ward d'Écosse, duc de Cornwall et de Roehray, comte de Chester, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew, lord des îles, etc.

À dix-sept ans, il fut nommé colonel et chevalier de la Jarrotière. En 1859, le prince de Galles commença la longue série de voyages qu'il n'a point cessé d'exécuter. Après avoir été reçu par Napoléon III, en 1862, à Fontainebleau, il se rendit à Ostende pour y voir Christian-Frédéric de Schleswig-Holstein, depuis roi de Danemark, dont la fille Alexandra, née en 1844, lui était proposée en mariage. Après un voyage à Rome le prince l'épousa au château de Windsor, en 1863.

Le mariage ne fixa pas l'existence voyageuse du prince de Galles. En 1867, pendant l'Exposition universelle, il fit à Paris de fréquents séjours qui défrayèrent souvent la chronique. À la fin de 1871, il faillit mourir d'une fièvre typhoïde; son rétablissement fut, en Angleterre, l'objet de réjouissances publiques et de solennelles actions de grâce.

Au mois d'avril 1873, la Chambre des Communes vota un crédit destiné aux frais d'un grand voyage du prince aux Indes. Ce voyage donna lieu à d'innombrables réceptions officielles et à des fêtes magnifiques. L'année suivante, le prince revint en Europe, traversa l'isthme de Suez, fut reçu à Madrid et à Lisbonne par les rois d'Espagne et de Portugal, puis rentra en Angleterre.

Grand-maître de l'ordre des Templiers depuis 1873, le prince de Galles fut, en 1876, élu grand-maître de la franc-maçonnerie anglaise.

Le prince de Galles a eu cinq enfants : Albert-Victor-Ghretien-Edward, né en 1864; Georges, né en 1865; Louise, née en 1867; Victoria, née en 1868, et Marie, née en 1869.

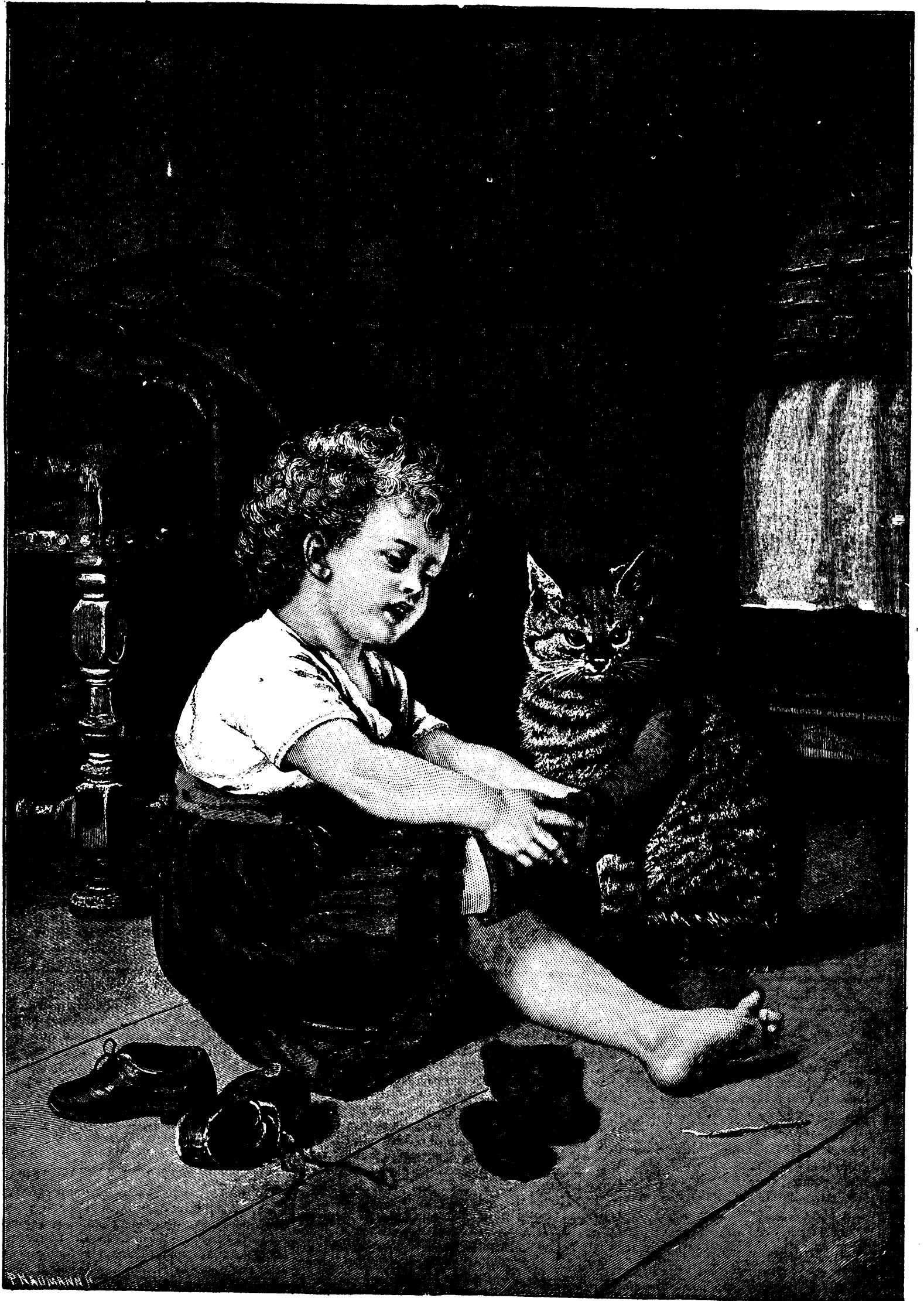
C'est à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire d'un heureux mariage, appelé *noces d'argent*, que nous publions le portrait du prince de Galles.

BONS CAMARADES

Lequel des deux a réveillé l'autre? Est-ce le chat, qui, plein d'initiative, et confiant dans le bon caractère de son jeune maître, s'est permis de passer une patte de velours sur son visage ou de bondir inopinément sur un édredon? Est-ce Bébé, qui, égoïste, a voulu avoir un témoin pour lui montrer comme il sait bien maintenant procéder tout seul aux mille et un détails d'une toilette compliquée? Toujours est-il que les voici, l'un regardant l'autre, en train de rendre des points au soleil, qui hésite encore à se montrer.

Bébé, auquel l'habitude fait assurément défaut, est aux prises avec un bas dans lequel son petit pied semble se fourvoyer. Vous vous trompez si vous croyez qu'en présence de sa détresse son compagnon va tenter de lui donner un coup de main... pardon, un coup de patte! Est-ce que les bas, dans l'esprit d'un chat, sont faits pour être mis aux pieds des petits garçons? Et ne paraissent-ils pas plutôt destinés à être mis en boule pour servir de divertissement à messieurs les matous? Que Bébé, de guerre lasse, jette son bas avec impatience, et alors il verra de quoi un chat peut se montrer capable.

On porte depuis quelques temps aux États-Unis des jaquettes sans bras, en papier, qui sont fabriquées au moyen de six numéros de journaux collés les uns sur les autres. Ce nouveau vêtement ne coûte qu'un franc vingt-cinq centimes et se porte sur la chemise. Le papier étant un mauvais conducteur de calorique, ces jaquettes protègent admirablement le corps contre le froid très vif qui a régné pendant l'hiver, surtout dans l'Ouest.



BONS CAMARADES !

VOYAGES DE M. ALPH. PINARD

CHEZ

LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

III



QUAND M. Pinard et ses compagnons de route eurent franchi la Hondura, ils suivirent les hautes savanes où l'on ne rencontre même plus un bouquet d'arbres pour se mettre à l'abri du soleil qui vous

brûle.

Ces savanes, sur lesquelles ils allaient encore voyager pendant deux jours, forment une des grandes richesses du département de Chiriqui et s'étendent depuis le versant de la Cordillère, en s'avancant vers la côte, jusque vers 300 pieds d'altitude.

Coupées par d'immenses ravins, elles forment autant de vastes pâtures où les animaux domestiques pourraient se développer avec une extrême facilité.

Le soir du jour qui suivit la traversée de la Hondura, les Indiens de M. Pinard s'égarèrent, et ce ne fut que très tard qu'ils arrivèrent à l'Hato de Cacafeliz, où habitait un des guides, et qui est situé sur la crête divisant les deux rivières de San Feliz et de Celros.

A peu de distance de ce point, ils rencontrèrent, le lendemain, un groupe de guacas et de roches avec inscriptions (ces dernières si effacées que M. Pinard ne put en prendre copie).

Répartis en groupes, quelquefois seuls, ombragés par des arbres séculaires appelés *chumicos*, ces monuments de l'ancienne population du pays existent en grand nombre dans ces savanes.

Il fallut encore cinq jours de voyage à l'explorateur pour se rendre de Cacafeliz à David. De ces cinq jours, deux furent en savane, passant par les sources du Rio Cedros, affluent du Fouseca et par la Cerro Branco.

C'est après avoir passé ce dernier point que les voyageurs commencèrent à retrouver la forêt sous laquelle ils avaient à marcher jusqu'au premier village de Sabalo, à 34 milles de Cacafeliz.

Là, enfin, ils rentraient dans la région civilisée et M. Pinard put se procurer un cheval pour le port de Canafistola, d'où il se rendit en canot à David.

Il dut laisser ses Indiens à Canafistola, ne pouvant les décider à aller jusqu'à David, tellement la civilisation, même de ces points retirés, les effraye.

David, la capitale du département de Chiriqui, est une petite ville de 6.000 âmes, bien située dans une plaine, riche surtout par l'élevé du bétail et la production du café des haciendas du volcan de Chiriqui.

A une lieue de la ville, vers le sud-ouest, existe le port de Pedregal, où les bateaux d'un faible tonnage viennent aborder et charger le bétail pour Panama.

Les grandes savanes qui entourent David vers l'ouest et vers le volcan en font un point fort important. Il suffirait de quelques capitaux et d'une bonne administration pour développer dans

ce pays l'élevage sur une grande échelle avec un débouché toujours facile.

Le Chiricano est malheureusement, comme son compatriote de Panama, fort indolent; se contentant de très peu, il laisse perdre tous les beaux avantages que la nature lui a donnés.

Après quelques jours de repos à David, M. Pinard repartit, à cheval cette fois, afin de visiter les *cafetales* ou haciendas de café établies sur la base du magnifique et pittoresque volcan de Chiriqui, dont le cône parfait, haut de 12.401 pieds, s'était montré les jours précédents au voyageur dans toute sa superbe majesté.

A partir de David, le chemin que suivit M. Pinard lui fit traverser successivement des savanes et des bouquets d'arbres qui séparent ces savanes les unes des autres.

L'explorateur et ses compagnons de route montèrent graduellement, sans presque s'en apercevoir, et arrivèrent dans la soirée à l'hacienda du Dr Duveyran, un Français qui a su se faire une position importante dans le pays.



Les femmes de la tribu président à la toilette de la jeune fille.—(Voir page 390, col. 1.)

Cette hacienda est située à 2.950 pieds au-dessus du niveau de la mer, et le café y vient magnifiquement.

De ce point, M. Pinard put visiter les différents *cafetales* des environs, tous à peu près à la même altitude, et reconnaître que la culture du café à Chiriqui peut non-seulement se faire dans de bonnes conditions, mais encore donner de beaux bénéfices.

Après quelques jours passés agréablement dans ces *cafetales*, l'explorateur se dirigea obliquement vers la Caldera.

Le but de l'explorateur était d'étudier les roches peintes qui y existent en assez grand nombre.

Outre cela, la Caldera et le Potrero de Vargas sont les endroits où habitent les derniers restes des Indiens Dorasques.

Personne n'a encore décrit une guaca ou tom-

beau indien de ces régions. Voici ce qu'en dit M. Pinard :

« Réunis généralement par groupes, nous reconnaissons leur présence aux roches plantées debout chez les unes, de champ chez les autres, formant soit un cercle (et c'est le plus grand nombre), soit un carré. Les dimensions sont absolument variables.

« Si après avoir choisi la guaca qui paraît être riche, nous creusons vers le centre, nous verrons que la terre a été soigneusement remuée et tassée.

« Suivant les dimensions de la guaca, à 6 pieds, à 9 pieds, à 15 pieds, davantage même, nous rencontrons la sépulture.

« Dans certains guacas on a garni les parois de cette sépulture avec des dalles plates, et une fois le cadavre et les objets déposés, on refermait le receptacle avec une grosse dalle.

« Dans d'autres, le receptacle était grossièrement fait, tandis que sur les côtés on avait creusé dans la paroi des niches parfaitement garnies de dalles dans lesquelles étaient déposés les cadavres. Chaque niche se fermait par une autre dalle.

« Dans le premier cas, les ossements (j'insiste ici sur le mot d'ossements, car, non le corps, mais les os seulement étaient déposés dans les guacas) étaient placés sans ordre apparent au fond du receptacle; plus généralement vers les parois et au centre, les poteries et objets divers de terre cuite et de pierre, les objets en or, en cuivre ou *tumbaga*, toujours avec les ossements.

« Dans le second cas, les poteries et objets divers sont trouvés dans le receptacle; les ornements et les objets d'or, dans les niches.

« On a bien parlé de grandes guacas dans lesquelles il y avait de véritables galeries soutenues par des piliers sculptés et où l'on avait trouvé de fort grandes richesses: c'est de l'exagération et de la fantaisie. Il n'existe, à ma connaissance, au Chiriqui et dans l'Etat de Panama, que les deux genres de guacas que je viens d'indiquer.»

Arrivons enfin aux Indiens Cunas, qui habitent la plus grande partie des territoires connus sous le nom de Darien.

Bien que ces Indiens aient été parmi les premiers conquis par les Espagnols, et que leur pays n'ait cessé d'être occupé par les conquérants jusqu'à la révolte de 1776, ils vivent encore aujourd'hui dans un état complet de barbarie.

Ils ne reconnaissent guère l'autorité du gouvernement colombien, trop insouciant

pour s'en faire craindre, et ils n'obéissent qu'à leurs propres chefs.

Malgré l'état barbare dans lequel vivent encore ces tribus, l'occupation espagnole a réussi cependant à leur faire perdre leurs coutumes anciennes et leurs traditions. Seul, leur langue paraît s'être conservée à peu près intacte.

Nous allons donc dire quelques mots de leurs coutumes anciennes.

Comme aspect physique, le Cuna ne diffère guère des Indiens des autres parties de l'Etat de Panama. Leur couleur est un peu moins foncée que celle des Guyamies, et l'on trouve chez eux un nombre relativement considérable d'albinos.

Leur religion, leur organisation civile et politique diffèrent peu de celles que nous avons déjà décrites.

Hommes et femmes allaient autrefois dans le

costume le plus primitif. Les hommes étaient absolument nus et les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une bande d'étoffe de coton ou d'écorce d'arbre descendant jusqu'aux genoux et enroulée autour des hanches.

Ils se peignaient le corps de couleurs voyantes et le tatouage semble avoir eu chez eux certaine vogue.

La manière d'opérer était la suivante :

On dessinait d'abord avec un pinceau la figure qu'on désirait représenter : puis l'on piquait avec des épines les traits ainsi dessinés et enfin l'on frottait la peau avec la main trempée dans la couleur employée. Le tatouage ainsi produit durait toute la vie.

Aujourd'hui, l'homme porte volontiers une chemise de toile ou de flanelle de couleur voyante, un mouchoir autour du cou, et peut être un pantalon de toile ou de coutil.

Il se peint encore volontiers et porte les cheveux longs, divisés en deux nattes et maintenus en position par un gros peigne en bois sculpté, de fabrication indigène.

La femme met un jupon court, en étoffe de coton, sur lequel elle a préalablement dessiné, en rouge ou en bleu, diverses figures d'animaux, d'oiseaux, etc...

Elle a en outre une espèce de camisole sans manches. Le cou, les bras et les jambes couverts de colliers et de bracelets faits de dents et de verroterie.

Nous ne dirons rien des maisons qui étaient et sont encore assez semblables à celles des Guyanais, sauf quelques détails, et, obligé de nous restreindre dans notre cadre, nous terminons notre récit par la description des fêtes auxquelles donne lieu la nubilité des jeunes filles.

Lorsque arrive l'époque de la transformation, la jeune fille est transférée dans une des maisons disposées à cet effet, au centre de laquelle on a construit une petite chambre isolée, en feuilles de *tacar* ou latanier.

Cette chambre est appelée *champa*. A son centre on creuse un trou d'environ cinquante centimètres.

Ce trou est alors recouvert de feuilles de palmier et, sur cet échafaudage, on installe un lit de feuillage sur lequel repose l'héroïne de la fête.

Toutes les femmes du voisinage la visitent et répandent sur elle, chacune à son tour, une calasse pleine d'eau.

Durant ce temps, les parents préparent quantité de chicha.

Ces préparatifs durent environ huit jours, pendant lesquels la jeune fille ne doit pas quitter le *champa*.

Le jour arrivé, tous les invités se teignent avec du *chuptour* (espèce de graine oléagineuse donnant une couleur bleu foncé).

Les femmes en portent solennellement des grains à la demoiselle pour qu'elle aussi se teigne de la même couleur.

Ceci fait, elle sort du *champa* en costume de fête et est alors présentée cérémonieusement aux invités.

La danse et les absorptions de chicha commencent alors : les hommes, habillés d'une manière grotesque avec les peaux de différents animaux dont ils essayent d'imiter les allures et les cris ; les femmes, au contraire, dans leur plus beau costume d'apparat.

Ceci se passe au son d'un tambour de bois creux, des sifflets en os et d'une petite flûte en rozeau.

La fête dure avec diverses alternatives de danses, de chants et de libations, jusqu'à ce que la chicha soit épuisée, et on lui donne le nom de *chaptour igua*. On l'appelle aussi la *petite fête* et c'est pendant sa durée que la jeune fille reçoit un nom.

La *grande fête*, après laquelle la jeune fille a droit de se marier, a lieu durant l'année qui suit.

A cette seconde fête sont invitées toutes les femmes du village, et même celles des villages voisins. On s'y rend habillé dans toute la richesse du costume indien.

La cérémonie commence par de nombreuses libations de chicha : puis, aussitôt le soleil couché, la danse commence.

Cette danse est tout à fait particulière. Hommes et femmes y prennent part : les mains à

plat sur les épaules de celui qui le précède, ils forment une longue file et font mouvoir leur corps de gauche à droite et d'arrière en avant, au son lent et monotone de la flûte du *comotoro* qui conduit la cérémonie.

De temps en temps, on se sépare pour boire de la chicha et pour manger, puis on reprend la danse et ainsi de suite alternativement, jusqu'à ce que la chicha soit épuisée.

C'est durant cette danse que le jeune homme qui avait des vues sur la jeune fille en l'honneur de qui la fête est donnée, et après s'être préalablement concerté avec elle, di paraît avec elle et, après quelques heures d'absence, tous deux reviennent prendre leur place parmi les danseurs.

Cette action est considérée par tout le monde comme équivalente au mariage.

Le lendemain seulement, le nouveau couple se présente aux parents de la jeune fille et ceux-ci reconnaissent formellement la nouvelle alliance en recevant certains présents.

Autrefois, paraît-il, les cérémonies du mariage étaient beaucoup plus compliquées, bien qu'elles fussent, en somme, à peu près les mêmes au fond.

En dehors des fêtes que nous venons de citer, il y en a beaucoup d'autres d'un caractère religieux ou privé ; mais notre cadre rempli s'oppose à ce que nous en donnions ici la description.

Terminons donc cet article en exprimant le vœu que M. Pinard se décide enfin à publier *in extenso* ses savantes notes de voyage, qui constitueront la monographie la plus complète des Indiens de toute l'Amérique, en commençant par l'Alaska, le Nord-Amérique le Canada et en terminant par la Terre de Feu.

JULES GROS.

CHRONIQUE DE QUÉBEC

SENTIR une douce chaleur pénétrer tout son être ; voir, sous des allées pleines d'ombre et de mystères, la campagne se déroulant au loin comme une gigantesque émeraude, tantôt silencieuse et solenne, tantôt remplie de chants mystiques et de bruits étranges, que l'écho, sur son clavier, renvoie aux gorges de ravins et aux défilés des montagnes ; suivre des yeux le gai laboureur remontant la plaine, dont il fécondera tout à l'heure les sillons ; écouter, au moment où le soleil s'effondre là-bas dans un cratère de feu, la cantate de l'oiseau égayant les premières ombres du crépuscule ; saluer, au matin, le rayon d'un plus doux soleil, qu'un coin du rideau relevé introduit sournoisement dans sa chambre ; naviguer sur des lacs purs et tranquilles ; boire à la coupe des jours sereins et des nuits étoilées ; interroger l'espace, croire, prier et prier encore ; constater que chaque jour on aime Dieu davantage et plier le genoux devant l'œuvre tombée de ses mains éternelles !

Voilà ce que le printemps, déployant à l'horizon son aile diaprée, nous apporte dans une corbeille de fleurs.

Oui, le printemps, le doux printemps nous arrive, et chacun peut ici-bas répéter avec le poète :

L'aube naît et la porte est close,
Ma belle, pourquoi sommeiller ?
A l'heure où s'éveille la rose.
Ne vas-tu pas te réveiller ?

Tout frappe à la porte bénie :
L'auroré dit : Je suis le jour ;
L'ois au dit : Je suis l'harmonie,
Et mon cœur dit : Je suis l'amour !

Le printemps, c'est une ère d'ascension et de renouvellement, c'est la vie à pleins bords, c'est un alleluia chanté sur tous les tons par chaque créature, aussi bien le moustique effleurant le sol que l'angle volant au soleil.

Le printemps, c'est la table du Père qui est dans les cieux, servie à tous, au pauvre comme au riche aux humbles comme aux superbes.

Le printemps, c'est un sourire de Dieu, penché au bord du ciel, à l'homme qui combat ; ce sont, en perspective, les blondes moissons, la rosée étincelante, les fançues, souriantes et belles, se roulant sur l'herbe après avoir tressé la gerbe qui fera sourire à son tour le paysan au sein des chaumières.

Hommages soient donc rendus à la divinité qui nous offre d'une main si libérale ce délicieux bouquet !

* * *

A ce propos, n'avez-vous jamais remarqué l'effet de la grande nature sur ceux qui parcourent avec nous cette fragile planète ?

En effet, l'homme a beau habiter les grandes villes, des demeures précieuses, posséder des établissements dont l'architecture empêche le regard et commande l'admiration, s'il est riche ou pauvre, propriétaire d'immeubles luxueux et pleins de faste, il revient toujours, par une pente que j'appellerai fatale, à la grande nature. Elle est un attrait inné chez lui ; il ne peut s'en défendre.

On dirait qu'au cœur de l'homme est restée comme une douce souvenance de la vie primordiale au milieu des merveilleuses et divines solitudes de l'Éden.

Pour vous en convaincre, jetez un regard sur les immenses multitudes qui peuplent les champs de l'humanité.

Au sein de la vie intérieure ou extérieure, l'amour et l'attachement à la grande nature se traduisent et se caractérisent dans leurs actes journaliers.

Voyez, par exemple, Paris, Londres et New-York, où prient, travaillent, aiment et espèrent les plus denses populations du globe.

En parcourant chacune de ces métropoles, l'observateur se convainc facilement que l'homme, après avoir brassé des millions, alligné des chiffres en bataillons serrés, réalisé des fortunes de Rotschild, de Stewart et de Peabody, se pénètrent, en déposant le harnais des affaires, de l'inanité de toutes ces choses ; car, oubliant de suite les gros profits, la fortune aléatoire, les merveilles de la vapeur, du télégraphe et du téléphone, il s'en va planter, cultiver, entourer de petits soins des parcs immenses, arrosés par des étangs artificiels, des fontaines de marbre et de porphyre, dont la fraîcheur fait éclore et s'épanouir le chêne, l'érable, la rose et le myosotis : reproductions aussi parfaites que possible des plaines à perte de vue, des sources intarissables de nos lacs, de nos fleuves et de nos rivières.

L'Église même, qui s'y connaît en ces sortes de choses, a voulu que l'intérieur de ses temples réalisât, pour le fidèle, une image vraie de la grande nature.

Voulez-vous la preuve de ce que j'avance, entrez dans le premier temple venu, où Dieu réside dans sa gloire.

Ce qui vous frappe au premier abord, à peine dépassant le seuil, c'est le bénitier, sous la forme d'une coquille cueillie au rivage, où seule se fait entendre la voix douce ou mugissante des flots léchant les sables d'or.

Et cette voûte parsemée d'astres éblouissants et de disques pleins de clarté, ne vous rappelle-t-elle pas la tente soyeuse du firmament, où, le jour, brille le soleil, où miroitent, la nuit, des milliers d'étoiles ? Et ces colonnes corinthiennes, et ces entablements, et ces chapiteaux gothiques, ne vous parlent-ils pas de la structure des palmiers, des cèdres harmonieux du Liban, à l'ombre desquels l'homme, en son pèlerinage, aime à se reposer de la chaleur du jour ? Et ces autels, où la fraîcheur des roses le dispute à la blancheur des lys, où les lilas, l'anémone et la pervenche jettent d'aromatiques senteurs, ne vous font-ils pas penser aux bosquets odorants, aux bocages retentissants de divines symphonies ? Et les sons graves ou gaies de l'orgue ne font-ils pas braver à votre oreille les chants de l'océan sous la feuille, ou la voix solennelle de la foudre ébranlant l'homme devant la grandeur de Dieu, pendant que les fonds baptismaux évoquent à votre souvenir les flots régénérateurs du Jourdain, où Saint-Jean-Baptiste baptisa le Roi des rois.

De leur côté, Virgile, Horace, Delille, Rousseau, où puisent-ils les accords de cette lyre qui tint depuis des siècles, suspendue à leurs lèvres, l'élite des intelligences ? Et Chateaubriand, las des bouleversements de l'ancien monde, pourquoi traversait-il l'océan et venait-il au milieu des forêts vierges de l'Amérique se pencher au bord des abîmes, ou gravir les hauteurs verti-

gineuses des plus hauts promontoires, si ce n'est pour ravir à l'inspiration, délivrée de tout voile, le génie qui couronne Atala et René? Et n'est-ce pas au fond des lacs baissant les plus luxuriantes campagnes que Bernardin de Saint Pierre cueillit cette perle ravissante de la littérature française qu'on nomme *Paul et Virginie*?

Et les chastes anachètes de la primitive Eglise, pourquoi fuyaient-ils Rome païenne et s'ensevelissaient-ils vivants dans les solitudes de la Thébaïde?

Toujours, toujours l'immortel attrait de la grande nature, qui élève l'âme et la rapproche de Dieu!

Oui, je le maintiens, l'homme a infiniment raison d'agir ainsi; car des voix intérieures, qui ne peuvent venir que du ciel, l'averti sent que ses destinées ne se dénoueront pas ici-bas.

C'est ailleurs que ses couronnes l'attendent et que les anges le convoient!

Mais trêve de tous ces discours, et parlons un peu de la ville qui a l'honneur de me contenir dans son sein.

Si j'ai tout à l'heure, en faisant l'éloge du printemps, presque mérité de l'hiver, il ne serait nullement raisonnable de conclure que cette dernière saison n'a pas aussi ses charmes.

En effet, pendant le cours de l'hiver qui vient de finir, les diverses institutions que possède notre ville semblaient s'être donné la main pour sonner le réveil littéraire.

A l'Université-Laval revenait le droit et l'honneur de préluder au mouvement, et elle l'a fait avec ce tact qui la distingue, en choisissant une pléiade de conférenciers tout à fait à la hauteur de cette tâche aussi difficile que relevée.

A la tribune, où s'épanouit ordinairement l'hermine de la docte institution, nous avons vu, deux fois la semaine, se succéder des maîtres dans l'art de bien dire, d'exposer d'une manière claire, lucide, hardie, des questions et des problèmes qui dénotent le savoir, des fouilles renouvelées et une érudition peu commune.

En général, on est sous l'impression qu'elle est relativement facile cette tâche de faire une conférence, d'intéresser l'auditoire, de remuer les âmes, d'amener à soi les convictions, de les subjugué, en quelque sorte.

Cela est trompeur.

En effet, n'avez-vous jamais songé aux difficultés sans nombre à contourner, aux obstacles à aplanir, aux mille petits soins à prendre pour battre le chemin et forcer la main au succès.

Je me fais gloire de le dire, les différents conférenciers, parmi lesquels nous comptons Mgrs Paquet et Hamel, MM. les abbés Paquet, Laflamme, Roy et Beaudoin ont enlevé la place; et l'auditoire nombreux, qui n'a pas désemparé, a recueilli de ces travaux bien faits d'excellents préceptes, bons à mettre en pratique dans la vie commune.

A la suite de l'Université, l'Institut Canadien, la Société Historique, le Cercle Lasalle, l'Union Commerciale et le Cercle Catholique, ont emboîté le pas, et les abbés Bégin, Roy, M. Faucher de Saint-Maurice, Legendre, Jo'y, Turcotte, Rouillard, Lemieux et plusieurs autres, sont venus à leur tour nous faire part de leurs recherches et de leurs connaissances.

Nous avons ainsi agréablement passé l'hiver, partagés entre les tendresses du foyer et ces jouissances intellectuelles.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un spectacle non moins attrayant s'offre à nos regards.

En effet, tout semble prendre un regain de vie dans notre cité, ordinairement si débonnaire et si paisible.

L'honorable premier ministre de la province de Québec, nous est revenu, frais et dispos, de son tour d'Europe.

Son entrée dans notre ville a été le signal de ralliement pour les phalanges qu'il conduit si hardiment au combat.

La session législative va bientôt s'ouvrir, et nous verrons arriver dans nos murs la représentation nationale.

Il y a comme une odeur de poudre dans l'atmosphère politique.

En attendant, chacun se prépare, met en écharpe son baudrier, relève sa visière; et déjà, dans le lointain, il nous semble apercevoir les premières fumées du combat.

De son côté, l'opposition se rengorge, choisit le terrain, fourbit sa luisante épée et nous promet de vaillantes passes d'armes.

Rien de plus intéressant que ces joutes parlementaires, d'où dépend le bien-être et l'avenir du pays.

Aussi, il faut voir combien sont serrées les foules qui, du haut de la galerie, suivent d'un œil jaloux les péripéties de la lutte.

A ce sujet, il m'est particulièrement agréable de signaler la satisfaction unanime qui s'est manifestée lors de la nomination de l'hon. Réal Angers à la charge de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Tout le monde a compris en quelles mains loyales et dignes était tombé le sceptre gubernatorial.

Quant à moi, je n'en ai jamais douté; mais ce qui a généralement frappé dans les premiers actes de notre gouverneur, c'est l'attachement, j'allais dire la passion qu'il a manifesté incontinement pour les lettres.

Il est bon de rencontrer ainsi de ces brillantes personnalités qui, malgré les séductions et les enivres de la fortune, restent ce qu'elles ont toujours été, c'est-à-dire les amis du savoir; qui ne refusent jamais à la jeunesse les conseils d'une expérience mûrie avant l'âge, acquise au prix d'un travail opiniâtre, de veilles méditatives et d'études marquées au coin des principes religieux et traditionnels.

Son Excellence a compris cela; elle a compris particulièrement que l'amour des lettres est la plus belle flamme qui doit briller au front d'un peuple, et que, fils de la France, si notre mère est grande aujourd'hui, elle le doit moins à la valeur de ses armes sur les champs de batailles qu'au culte qu'elle a toujours professé pour les œuvres de la pensée, des arts et des sciences!

Continuez, Excellence. Couvrez-nous de votre prestige; faites entendre votre parole; nous serons toujours là pour l'écouter et l'applaudir. Et permettez que nous disions, après vous, avec un grand écrivain: "La culture des lettres est une passion distinctive de toutes les natures fortement trempées. Remercions Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité!"

Je profite, lecteurs, de cet endroit de ma chronique, où je suis en si brillante compagnie, pour prendre congé de vous et vous dire: au revoir.

Philippe Huot.

Saint-Roch de Québec, mars 1888.

POISSON D'AVRIL

Je les accepte avec ivresse
La carte et le poisson joli.
Comme une marque de tendresse
Je les accepte avec ivresse.
Sur ma lèvre un avou se presse:
S'il allait paraître impoli...
Je les accepte avec ivresse
La carte et le poisson joli.

J'aime à voir ce bouton de rose
Qui ne s'entrouvre qu'à demi,
J'aime une fleur si fraîche éclosie
J'aime à voir ce bouton de rose.
C'est bien la plus aimable chose
Qu'une amie offre à son ami;
J'aime à voir ce bouton de rose
Qui ne s'entrouvre qu'à demi.

Tes yeux lancent des traits de flamme,
Petit mes-ager de l'amour;
Viens-tu pour embraser mon âme,
Tes yeux lancent des traits de flamme?
Tu m'as vaincu, je le proclame,
Tu m'as subjugué sans retour:
Tes yeux lancent des traits de flamme,
Petit messager de l'amour!

RENÉ GIGO-DUTANEL.

Montréal, avril 1888.

A LA CHAMBRE



Quels gêneurs que ces rabâcheurs de discours! Impossible de faire son courrier en repos.

USAGES ET COUTUMES

LE DEUIL.

Le deuil est une marque extérieure de la douleur, dont il a, du reste, tiré son nom, le deuil à des règles qui sont, en général, très sévèrement observées. Tous les peuples civilisés l'ont porté, le portent, inspirés par le besoin de témoigner ostensiblement leur affliction. Les femmes de Sparte et de Rome s'habillaient en blanc à la mort d'un être aimé. En Grèce, les hommes coupaient leur cheveux comme font encore les orientaux; et, au contraire, les Romains laissaient croître les leurs; ce signe de deuil, absolument différent, avait une même valeur, selon les lieux. Dans la Castille, on a aussi porté le deuil en blanc, et les veuves des rois de France étaient surnommées *reines blanches*, pendant le deuil du roi, parce qu'elles étaient vêtues de robes et de voiles blancs. C'est Anne de Bretagne qui introduisit le noir à la cour de France, comme couleur de deuil.

Jusqu'à la Régence, les deuils étaient très longs, en France. La duchesse de Berry en fit alors diminuer la durée de moitié. Mais, malgré l'insertion dans les *Colombats* de la réforme imaginée par cette fille de France, la vieille noblesse eut bien de la peine à accepter, sur ce point, les règles nouvelles.

En ce temps-là, on portait le deuil de père à la mort de l'aîné de sa famille, du chef de sa maison bien que le degré de parenté fût parfois, des plus éloignés. Nous avons changé tout cela, mais nous sommes encore loin d'adopter l'étiquette américaine. Les Yankees, s'ils peuvent compter sur l'héritage d'un parent, qu'ils viennent à perdre, attendent, pour prendre le deuil et le faire prendre à leur maison, que le testament ait été ouvert. Sont-ils frustrés dans leurs droits ou dans les espérances qu'ils avaient conçues, ils s'affranchissent des obligations du deuil.

Depuis quelques années, en Angleterre, la classe moyenne et le peuple se bornent à indiquer leur deuil en portant un simple bracelet de crêpe au bras, sur leurs vêtements ordinaires, fussent-ils rouges. C'est une de ces idées pratiques qui n'ont aucune chance d'être adoptées en notre pays, où les sacrifices d'argent coûtent peu en ces circonstances.

Les Anglais supputent, au contraire, la dépense que leur occasionneraient les marques extérieures de leur douleur..... et s'abstiennent.

Le deuil de veuve est le plus long de tous, il dure deux ans. Toute une année le *grand deuil* austère. A la maison un bonnet ou coiffe de veuve, car les cheveux doivent être couverts.—Pendant les premiers six mois de la seconde période, on porte des étoffes moins sévères et, chez soi, on remplace la coiffe par une mantille. Les derniers six mois admettent une certaine élégance.

Huit jours avant l'expiration du deuil, on reprend les fleurs: des violettes, des pensées, des pervenches et des bijoux, améthyste et perles. Il faut bien observer les nuances, graduer la fin du deuil.

Le deuil terminé, avant de s'habiller comme tout le monde, on s'astreindra à une légère transition. On commencera par adopter des nuances neutres, discrètes, foncées; on ne se découvrira pas tout de suite les épauls, mais on pourra reprendre les diamants, des topazes, des hyacinthes. Dans ses cheveux, en fait de fleurs, on disposera ces chrysanthèmes de toutes couleurs et des scabieuses, parce qu'elles sont dites *fleurs de veuves*.

Le deuil de veuf est aussi long. Il passe presque inaperçu à une époque où les hommes sont si tristement vêtus, et du reste, bien souvent, un second mariage, une affection nouvelle, en font abrégé la durée. Cette courte douleur choque moins chez les hommes que chez les femmes. Pourquoi?

ANX SRPH.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 367.—ENIGME

Je ne suis pas ce que je suis.
Si j'étais ce que je suis
Je ne serais pas qui je suis.

No 368.—CHARADE

L'art antique, quoi qu'on en dise,
Abusa trop d'un l'art mi-er.
Qu'elle soit lingère ou marquise,
La femme, rarement révèle mon Dernier.
Que l'hiver ramène la pluie
Ou que l'été ramène les beaux jours,
Que Paris s'amuse ou s'ennuie,
Mon Entier voyage toujours.

No 369.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase suivante, le titre d'une œuvre d'art d'antiquité :

DROLES DE CHOSES, LÉO.

No 370.—MOT CARRÉ

Redote mon Premier quand il est généreux ;
M. n Second est ici, tu le vois de tes yeux ;
Je sais à m n Dernier finit son cours immense
Mais j. e s urais dire en quels lieux il com-
[mence.

SOLUTIONS :

No 365.—A ce problème, il y a deux réponses : 43 ou 16.
No 366.—Le mot est : Vaisseau.

ONT DEVINÉ :

H. A. Dépocas, Arthur Brossoit, Valley field ; Joseph Gagner, Lowell, Mass. ; P. P. Brandet, Jos. A. Côté, Sherbrooke ; Madame Alexis Groulx, Emile Pepin, Alf. Legault, Ste-Camégon-le ; Edmond Beaubien, Trois-Rivières ; Odilon Rousseau, Ed. Jobin, Jos. Cloutier, L. T. Drolet, Jos. Jobin, Abdon Gingras, Mlle Malvina Langlois, A. A. Onellet, M. le Numa Carignan, Québec ; Charles Vaillancourt, Saint-Henri ; Cyrille Fréchette, Jos. Lecomte, Louis Doré, Mne J. Bte David, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Art. Dumont, L. N. P., Homère Wolff, Montréal ; Mlle Evelina Clément, Côteau-du-Lac ; J. E. Samson, Antoinette Lorette ; Dame Frélicie Juneau, M. Leroyer, Québec.

RUBANS DE SOIE

Nos lecteurs qui désireraient recevoir (par la poste) un paquet élégant de rubans extra fins de différentes largeurs et tous de nuances à la mode ; excellents pour garnitures de Bonnets, Chapeaux, robes, ouvrages de fantaisie, colliers, etc., etc., peuvent faire une affaire magnifique, vu la facilité récente de la grande maison de gros Ribbon Manufacturing Co., en envoyant seulement 25 cents, en timbres poste, à l'adresse ci-dessous.

Comme prime spéciale, nous vous donnerons le double de valeur qu'aucune autre maison en Amérique, si vous nous envoyez les noms et l'adresse postal de dix dames nouvellement mariées, en mentionnant le nom de ce journal. Aucun coupon n'a moins de une verge de longueur.

On rend l'argent si l'on n'est pas satisfait. Trois paquets pour 60 cents. Adresse : LONDON RIBBON AGENCY, Je s-y City, N. J

SIGNES DE DANGER

BOUTONS, CLOUS, ROUGEURS

Mères ! mères ! tous ces signes vous avertissent que de graves complications s'ensuivront si les causes : les mauvaises sautes, les poisons du sang, etc., ne sont pas extirpés.
L'EAU DE SAINT-LEON ne désappointe jamais.

Aucune préparation humaine ne l'égale, disent les plus sages.

Et tous les hommes, femmes ou enfants qui en ont fait l'usage l'attestent également. Elle retourne à la peau sa tinte naturelle, rosée et douce, en expulsant tous les germes de maladie.

Montréal peut nous en donner des milliers de preuves. A vendre, en gros et en détail, à 25 cents le gallon, à

La Compagnie d'Eau Saint-Léon

54, SQUARE VICTORIA

ANT. R. VALLEE

Marchand de timbres - poste pour collections
406, LAGAUCHETIÈRE, MONTRÉAL

Agents demandés

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

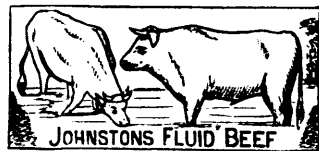
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies, Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Cotons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

3456



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

ÉPOND AU GRAND BESOIN

Qui consiste à trouver une nourriture TRES FORTIFIANTE sous un petit volume.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

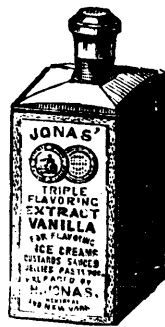
LISEZ :

- SIDEBOARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBOARDS en vieux fiêne pour..... 18.00
- SIDEBOARDS en cerisier pour..... 21.60
- SIDEBOARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBOARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

Wm. KING & CIE.,
NO 652 RUE CRAIG

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Colles fortes,
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRESOLES-10
BATAISSE DES ÉPICES) MONTREAL

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.
E. MASSICOTTE & FRERE.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,
ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉ PAR
PICAULT & CONTANT
PHARMACIENS
1475-RUE NOTRE-DAME-1475

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

GANTS DE KID DENT'S 75c la paire
2 BOUTONS
BRETelles HYGIENIQUES 25c la paire
VRAIS GRUYOT
CHEZ DE LORIMIER
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église
Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 AVRIL PROCHAIN

COUT DU BILLET :

- PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
- DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL



Chester's Cure!

Pour la
L'Asthme Toux Rhumes
Bronchites Enrouements Catharre
Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagauchetière, Montréal
Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureau : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 20 francs, départements, 25 fr., Union postale, 30 fr.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 avril 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

—moi pareillement.

—Avec ça, le sommeil me gagne.

—Je t'en offre autant, mon compère.

—Et pourtant il n'est que minuit!

—Ah! dame! oui, les douze coups vien-

nent de sonner.

—Et le petit jour ne paraît qu'à six heures du matin... Ça nous fait donc encore six heures de faction!...

—Diable!... c'est long!...

—Peste! je le crois; le metier est rude! J'aurais été un mauvais soldat!

—Oui, mais madame la marquise est une bonne dame et ne se montrera pas ingrate. Je suis sûr que nous recevrons pour le moins chacun un bel écu de six livres.

—Il me vient une idée, Guillot.

—Voyons ton idée, Justin?

—C'est de gagner l'écu sans nous exténuier le tempérament à marcher jusqu'au jour dans le brouillard, ce qui est fort malsain et peut nous rendre pulmoniques.

—Et le moyen de faire ce que tu dis?

—Voici: La nuit est noire comme de l'encre. Tout le monde dort au château. Personne ne s'occupe de nous. Faisons comme tout le monde, allons dormir, nous reprendrons notre faction de grand matin, et, attendu que nous sommes des garçons discrets, personne ne se doutera seulement que nous l'avons quittée pendant quelques heures.

—Ça se peut tout de même, oui-dà!...

Mais si par malheur il arrivait un accident cette nuit? S'il venait des coquins rôder par ici?...

—Tiens; tu me fais rire! Eh! que diantre veux-tu qui arrive? Madame la marquise a pris peur, elle ne sait seulement pas pourquoi. Je réponds de tout. Allons, allons... viens-tu faire un somme?

—Si tu réponds, de tout, ça me va, le premier réveillé éveillera l'autre.

—C'est convenu. Tope là, compère.

Puis les deux sentinelles improvisées reprurent, sans plus d'hésitation ni de remords, le chemin de leurs pavillons respectifs.

XXXI

Les bandits au nombre de quatorze (y compris le capitaine et le lieutenant) prirent place dans trois bateaux plats peints en noir. Les avirons, enveloppés de linges afin de ne produire aucun bruit en frappant les eaux, furent bordés. Lascars donna le signal et les embarcations glissèrent, invisibles et muettes, sur la surface sombre du fleuve. La nuit semblait prêter au crime résolu sa discrète complicité. Jamais obscurité plus pro-

fonde n'avait pesé sur la terre endormie; des ténèbres compactes, impénétrables, enveloppaient la Seine et ses rives, et nulle leur phosphorescente ne brillait dans le faible sillage des trois barques. Lascars fut obligé de se rendre compte par induction du chemin parcouru, et lorsqu'il crut avoir franchi la distance qui le séparait du château de Port-Marly, il donna l'ordre d'atterrir et d'amarrer les embarcations. Ses calculs ne l'avaient point trompé. Il lui suffit de graver la berge pour acquérir la certitude qu'il se trouvait presque en face des grilles du château. Il approcha ses mains de sa bouche et il imita à deux reprises, avec une rare perfection, le cri de la chouette, ainsi que devaient le faire quelques années plus tard les paysans vendéens. Un cri semblable lui répondit à peu de distance, et presque en même temps il entendit sur la route le bruit d'un pas léger.

—Qui va là? murmura-t-il.

Une voix étouffée à dessein répondit:

—C'est moi, capitaine, moi Landrinet.

Landrinet, l'un des deux espions, avait reçu l'ordre de ne point quitter son poste, cette nuit-là, avant d'être relevé par Joël Macquart en personne. Lascars reprit:

—Y a-t-il du nouveau?

de celui qui le précédera... Je passerai le premier et je vous conduirai de mon mieux... Il faut ici marcher à tâtons, et nos yeux ne nous servent à rien, car, dans ces ténèbres du diable, un aveugle y verrait aussi clair que nous!

Le baron s'orienta, en appelant à son aide ses souvenirs, il parcourut l'allée dans toute sa longueur, non sans se heurter plus d'une fois contre les troncs d'arbres, et il déboucha à la tête de ses compagnons sur la pelouse qui s'étendait autour du château. Les bandits s'aperçurent alors, non sans inquiétude, que plusieurs fenêtres du vaste édifice étaient faiblement éclairées et ils manifestèrent à voix basse leurs appréhensions à ce sujet.

—Si nous avons affaire à des gens sur leurs gardes, se disaient-ils, nous réussirons difficilement à emporter de vive force le château... l'affaire deviendra une vraie bataille, l'alarme sera donnée, on sonnera le tocsin; nous aurons tout le village à combattre, et ceux d'entre nous que leur bonne étoile sauvera de la mort, seront trop heureux de prendre leurs jambes à leur cou et de disparaître les mains vides.

Lascars rassura ses hommes en leur apprenant ce qu'il tenait de Liseron, c'est-à-dire que des couloirs, les escaliers et les galeries du château restaient éclairés pendant toute la nuit.

—C'est commode pour nous, d'ailleurs, ajouta-t-il, et cela nous dispensera d'allumer les lanternes sourdes.

Les Pirates de la Seine étaient arrivés près d'une porte de service donnant accès dans les cuisines. C'est par là que Lascars comptait s'introduire. Il se proposait de gagner ensuite le premier étage en gravissant les escaliers dérobés et en longeant les couloirs connus de Liseron. Tandis que ce dernier déployait ses talents et forçait sans bruit la serrure, le baron disait aux bandits:

—Formez le cercle autour de moi, camarades, et prétez l'oreille avec attention; je suis obligé de parler très bas, et vous ne devez pas perdre une seule de mes paroles.

Les bandits suivirent à l'instant même

cette recommandation, et Lascars reprit:

—Dans une entreprise comme la nôtre, vous le comprenez, l'essentiel est de pouvoir agir à sa guise, sans crainte, en prenant tout son temps. Nous allons faire ce qui dépendra de nous pour atteindre ce résultat... Une fois le seuil du château franchi, je vous échelonnerai le long des escaliers et des galeries conduisant à l'appartement de la marquise, dans lequel je pénétrerai seul. Si nous avons la chance de n'éveiller aucun des valets, tout sera pour le mieux... Dans le cas contraire, il importe d'étouffer des cris qui donneraient l'alarme et compromettraient le succès, mais néanmoins ne versez le sang qu'en cas d'absolue nécessité. Vous êtes munis de cordes et de baillons, je vous ordonne d'en faire usage plutôt que des haches et des poignards... Si quelqu'un, homme ou femme, tentait de fuir, saisissez-le, garrottez-le, rendez-le muet et impuissant, cela suffira, ne tuez que pour votre défense et n'employez le fer que pour repousser le fer... est-ce bien compris?

—Oui, capitaine... répondirent tout bas les bandits.

—Vous connaissez le son de mon sifflet d'argent, pousivit Lascars, si vous l'entendez une seule fois cela signifie à que je suis en péril, et



Lascars, presque étranglé par les petites mains d'acier, sentant venir la suffocation.—(Page 99, col 1.)

—Non, capitaine.

—Le marquis n'est point revenu?

—Non, capitaine.

—Tout est tranquille au château et dans les environs?

—Oui, capitaine.

—C'est bien, et tu es fatigué?

—Franchement, capitaine, ça commence. Je monte la garde ici, depuis six heures du matin, et les jambes me rentrent dans le corps.

—Va te reposer dans une des barques... elles sont toutes trois amarrées au bas de la berge.

—Merci, capitaine.

Lascars rallia son monde et prit le chemin qui côtoyait la muraille d'enceinte, et que nous l'avons vu suivre avec Liseron, la nuit où, pour la première fois, il s'était introduit dans le parc. La troupe des Pirates de la Seine atteignit bientôt la petite porte et fit halte tandis que le lieutenant attaquait la serrure avec l'outil de fer dont il savait si bien se servir. Au bout d'une minute la porte s'ouvrit et les bandits se trouvèrent sur le terrain du marquis d'Hérouville, sous la voûte de l'allée de tilleuls.

—Mettez-vous en file, camarades, leur dit Lascars, et marchez l'un derrière l'autre, de manière à ce que chacun de vous ait une main sur l'épaule

alors venez à mon aide, s'il retentit deux fois, au contraire, vous devrez en conclure que nous sommes maîtres du château et que le pillage peut commencer.

Après avoir ainsi posé ces préliminaires, le capitaine des pirates entra dans une foule de détails et multiplia des recommandations au milieu desquelles il nous paraît inutile de le suivre. Il achevait à peine, lorsque Liseron le prévint que la serrure venait de céder, et que par conséquent rien n'empêchait plus les bandits de franchir le seuil.

—Assez de paroles!... dit alors Lascars, le moment d'agir est venu!... en avant camarades!

Les cuisines du château de Port-Marly étaient dignes d'une habitation grandiose et quasi-principière. Douze piliers massifs supportaient leurs voûtes surbaissées en pierre de taille. La haute et large cheminée offrait l'espace suffisant pour rôtir un bœuf tout entier comme aux temps de nos bons aïeux, alors que les seigneurs féodaux tenaient cour plénière et tables ouvertes dans leurs domaines. Liseron battit le briquet, prit une lampe sur le manteau de la cheminée, l'alluma, et après avoir examiné les êtres avec attention, il dit à Lascars en désignant une porte vitrée :

—Je me reconnais le mieux du monde, voilà notre chemin, capitaine... derrière cette porte se trouve un escalier qui conduit à la grande galerie du premier étage... Je vous servirais maintenant de guide, les yeux bandés, s'il le fallait...

Avant de suivre son lieutenant, le baron plaça quatre hommes en faction dans les cuisines et leur renouela la consigne que nous connaissons. Il fit ensuite signe à Liseron de passer le premier et il s'engagea derrière lui dans l'escalier. Huit des pirates venaient après eux. Les souvenirs du lieutenant l'avaient bien servi ; l'escalier dérobé communiquait en effet avec la galerie du premier étage qui reliait entre eux l'appartement du marquis et celui de sa femme. Lascars laissa deux hommes sur la plus haute marche de l'escalier. Les six autres reçurent l'ordre de se cacher dans les embrasures des fenêtres de la galerie, et le capitaine se remit en marche avec son lieutenant. Après avoir parcouru un espace de cinquante ou soixante pas, Liseron s'arrêta devant une haute porte précieusement peinte et sculptée.

—Maître, dit-il, j'ai passé par cette porte avec mon costume de colporteur et ma balle sur le dos. On m'a fait traverser une antichambre, puis un salon ; la chambre à coucher de la marquise est au bout.

—J'entrerai seul, répondit Lascars, ouvre-moi. Liseron fit tourner l'espagnolette, mais la porte fermée en dedans, résista.

—Ah! diable! murmura le lieutenant, voilà un obstacle qui peut tout compromettre!... si la serrure est à secret, si les verrous sont poussés et s'il devient indispensable d'enfoncer un panneau, nous aurons beau prendre des précautions infinies, nous ferons un bruit d'enfer, d'autant que cette haute galerie est sonore comme une église?...

—Essaye toujours... répondit Lascars.

Liseron se mit aussitôt à l'œuvre, en introduisant dans la serrure ce terrible morceau de fer qui lui servait de passe-partout, mais il rencontra des obstacles qui, d'abord, semblèrent insurmontables. Lascars, frémissant d'impatience et d'inquiétude, sentait les gouttes d'une sueur froide mouiller les racines de ses cheveux. Enfin au bout de quelques minutes, un craquement sec se fit entendre pareil au bruit d'un ressort qui se détend.

—A la bonne heure! murmura Liseron en poussant un soupir de soulagement, nous y voilà, mais ce n'est pas sans peine!...

—Tu as réussi?

—Je le crois... nous allons d'ailleurs savoir tout de suite à quoi nous en tenir.

Le lieutenant appuya sur l'espagnolette pour la seconde fois et la porte obéissante tourna sans bruit sur ses gonds. Les yeux de Lascars flamboyèrent.

—Tu es un précieux compagnon, dit-il, et tu seras récompensé selon tes mérites, foi de Joël Macquart, je te promets double part de prise.

—Grand merci, capitaine! vous êtes généreux comme un roi!... maintenant que faut-il faire?

—Attendre, et ne bouger d'ici sous aucun prétexte.

—Suffit, capitaine... on respectera la consigne.

Lascars traversa l'antichambre et ouvrit la porte du salon qui précédait la chambre à coucher. Un silence profond régnait dans le château. Liseron s'assit sur un bon fauteuil et se mit à examiner avec une extrême attention et un plaisir manifeste, les panneaux de tapisserie des Gobelins, d'après Boucher, qui recouvraient les murailles de l'antichambre.

—Si jamais je possède un château, se disait-il, j'aimerais fort à le décorer ainsi. Seulement, comme il faut bien que l'expérience serve à quelque chose, j'aurai trois serrures à toutes mes portes, trois serrures à combinaisons, et une demi-douzaine de verrous que je pousserai de ma propre main chaque soir, ne voulant m'en rapporter qu'à moi seul pour un soin si important. Bien habiles, je le proclame, seront les voleurs qui trouveront moyen de me prendre au gîte, et d'arriver la nuit jusque dans ma chambre à coucher!... Oui... oui... je pourrai dormir tranquille, mais ces gens riches, ça ne pense à rien!

XXXII

Tandis que Liseron s'abandonnait à la jouissance purement artistique d'admirer les tapisseries des Gobelins de l'antichambre, et se livrait pour l'avenir à de doux projets de luxe et de sécurité personnelle, Lascars avait traversé lentement le salon d'attente, et il appuyait son oreille contre la porte de la chambre à coucher. Aucun murmure, même le plus léger, n'arriva jusqu'à lui.

—La marquise est endormie, se dit-il, le moment ne saurait être mieux choisi... entrons.

Le misérable s'assura que l'écharpe de soie avec laquelle il se proposait de bâillonner la jeune femme, et les cordes minces et flexibles sur lesquelles il comptait pour la garrotter étaient à portée de sa main, puis il saisit l'espagnolette et il fit jouer d'un mouvement brusque, seul moyen d'éviter le grincement compromettant du fer contre le fer. L'essai de Lascars réussit à souhait. La porte s'ouvrit sans bruit et la nocturne visiteur, s'arrêtant sur le seuil, glissa sa tête par l'entre-bâillement, et examina d'un œil avide et soupçonneux l'intérieur de la chambre. La clarté douce, tamisée par les parois transparentes de la lampe d'albâtre, était suffisante pour lui permettre de se rendre compte de tous les objets, seulement les tentures de la couche monumental lui cachaient les deux berceaux et la jeune femme endormie. Lascars, avec la souplesse d'allure du jaguar qui s'apprête à surprendre sa proie, fit quelques pas en rampant, et prit soin que l'ombre de son corps se confondit avec l'ombre projetée sur le tapis par les lourds rideaux. Une fois près du lit, il redressa son corps presque courbé, et il avança de nouveau la tête. Le visage de Pauline était à demi tourné vers la ruelle, et les dentelles de l'oreiller l'enveloppaient comme un flot de neige, dérobaient ainsi au baron les traits fins et doux de ce profil délicieux. Lascars tira de sa poitrine l'écharpe de soie.

—Je vais faire un coup de maître, se dit-il, et bâillonner la marquise sans lui laisser le temps de pousser un soupir.

Il gravit les premières marches de l'estrade, et prenant des deux mains l'écharpe fatale, il se prépara à la lancer comme un lasso mexicain sur la bouche de sa victime dont elle devait étouffer les plaintes et les cris. Une seconde encore, et l'œuvre maudite allait s'accomplir, quand la marquise fit un faible mouvement.

—Elle s'éveille!... pensa Lascars, une imprudence pourrait tout perdre!... attendons!...

Et, avec la rapidité de l'éclair, il se jeta derrière les tentures de velours aux grands plis, tombant du baldaquin empanaché. Quelques secondes s'écoulèrent, le sommeil de madame d'Hérouville ne semblait point interrompu. Le bruit faible et doux de sa respiration égale continuait à se faire entendre dans le silence. Lascars avança pour la seconde fois la tête vers l'intérieur du lit. La marquise dormait toujours, mais son attitude n'était plus la même ; son visage tourné du côté de la chambre recevait maintenant en plein les clartés de la veilleuse d'albâtre. Le

baron fixa les yeux sur ce visage, et, malgré son empire habituel sur lui-même, il tressaillit de la tête aux pieds, chancela, et sous le coup d'une émotion violente, l'écharpe de soie s'échappa de ses mains tremblantes.

—Pauline!... c'est Pauline! balbutia-t-il avec une sorte d'égarément, la haute et puissante dame, la brillante marquise d'Hérouville, si heureuse et si riche, c'est ma veuve, ou plutôt c'est ma femme!

Certaines surprises foudroyantes produisent sur l'organisation humaine tout entière l'effet d'une violente décharge électrique ; elles amènent à leur suite un anéantissement physique et moral presque complet.

Lascars, quoique trempé vigoureusement et bronzé d'ailleurs par l'étrange vie qu'il menait depuis si longtemps, ne put se soustraire à la loi commune. Pendant un instant, la stupeur le paralysa, toute présence d'esprit lui fit défaut ; il quitta les marches de l'estrade et il se laissa tomber, sans force et sans volonté, sur le premier siège qui se trouva près de lui. Cette prostration du misérable fut absolue, mais de courte durée. Il réagit avec énergie contre l'émotion qu'il éprouvait ; d'un seul coup d'œil il envisagea la situation telle que le hasard ou plutôt la destinée l'avait faite, et des transports de joie farouche inondèrent son âme, à la pensée des conséquences probables de cette situation. Ces conséquences, rapidement et clairement déduites par l'esprit aiguisé de Lascars, constituaient pour le misérable tout un avenir de facile opulence et d'impunité quasi certaine.

—Décidément, se dit-il, le diable est avec moi!... il arrange si bien mes affaires que, malgré mon rare mérite, je n'aurais pu les arranger mieux que lui!

Ici le baron pencha sa tête sur sa poitrine, et se mit à réfléchir profondément.

—Dois-je me faire reconnaître à l'instant même? se demandait-il.

Il se répondit presque aussitôt :

—Pourquoi non?

Et, quittant le fauteuil sur lequel il s'était laissé tomber dans son premier moment de stupeur, il se dirigea de nouveau vers le lit, mais, comme il allait mettre le pied sur les marches de l'estrade, une réflexion soudaine l'arrêta.

—Que vais-je faire? murmura-t-il, et quelle imprudence me pousse? Pauline, éveillée brusquement, prendra peur, c'est inévitable, et, sans rien vouloir entendre, sans rien pouvoir comprendre, elle poussera des clameurs qui rendront toute explication immédiate impossible entre nous et m'obligeront à recourir à la force! décidément, j'allais agir comme un fou, ou plutôt comme un sot! Ce n'est pas au milieu de la nuit, ce n'est pas sous ce déguisement sauvage que je dois me montrer à l'ex-baronne de Lascars! C'est en plein jour, à visage découvert! oui, de par tous les diables! ajouta-t-il avec un sourire sinistre, le soleil éclairera les tendres épanchements de deux époux si longtemps séparés!...

En se disant à lui-même ce qui précède, Roland avait fait quelques pas dans la chambre. Les deux petits lits jumeaux frappèrent alors ses regards et attirèrent son attention.

—Les enfants! balbutia-t-il en s'approchant des berceaux placés côte à côte et en attachant ses yeux sur les visages souriants et doux d'Armand et de Paul endormis.

Cette contemplation muette dura quelques secondes, puis une lumière inattendue éclata dans l'esprit du baron.

—Pauline, se dit-il, Pauline allait être mère au moment où je me suis séparé d'elle... au moment où elle a dû croire à ma mort! Six ans se sont écoulés depuis cette époque!... Or, de par la pudeur et de par la loi, ma veuve n'a pu se remarier qu'au bout d'une année! L'aîné de ces enfants a cinq ans passé, donc il est mon fils... Celui-là, Pauline, gardez-le... il est sans valeur puisqu'il est à moi, mais l'autre, le fils de mon ennemi, je le prends, je l'emporte, et si tu veux le ravoïr, marquise d'Hérouville, il t'en coûtera la moitié de ta fortune!

Un plan nouveau, d'une audace étrange, venait de sortir tout d'une pièce du cerveau de Lascars, comme Minerve jaillit, dit-on, tout armée, du crâne de Jupiter.

—L'expédition de cette nuit n'aura pas été longue!... continua le chef des Pirates de la Seine, avec une expression de triomphe surhumain. Pas de sang, pas d'incendie, pas un cri, pas une plainte, et cependant, pour résultat, des millions! cela est grand! cela est beau! Le hasard me sert, il est vrai, mais je lui viens en aide en homme de génie!...

Le temps passait. Quelques secondes encore, et la pendule sonnerait la demie après une heure.

Peut-être suffirait-il du faible bruit du marteau d'acier frappant sur le timbre d'argent pour tirer la marquise de son assoupissement profond, et maintenant que Lascars avait éloigné toute idée de violence, il ne craignait rien tant au monde que d'être découvert. Comment s'y prendre pour emporter l'enfant sans troubler son sommeil? L'enlever de son berceau, il n'y fallait point songer... le contact d'une main rude lui ferait sans doute ouvrir les yeux, et l'aspect effrayant d'un visage inconnu lui arracherait certainement des cris de terreur. Lascars n'hésita pas. Il saisit dans ses bras le berceau lui-même, et, chargé du fardeau qui lui sembla léger, il se dirigea vers la porte de la chambre à coucher.

XXXIII

Tout en marchant avec des précautions infinies, le ravisseur ne quittait par des yeux la marquise endormie. Il avait déjà parcouru la moitié de l'espace qui le séparait de la porte, déjà son triomphe semblait assuré, lorsque ses pieds heurtèrent tout à coup un jouet oublié par les enfants sur le tapis. Ce faible obstacle le fit trébucher; il perdit à demi l'équilibre et ne se maintint debout que par un brusque élan, par une violente réaction de tous ses membres. Sous ce puissant effort, le parquet frissonna, les meubles furent ébranlés, les tentures du lit s'agitèrent et Pauline, réveillée en sursaut, se souleva, le front pâle et le regard effaré. Dans le premier mouvement, la pauvre femme crut à quelque songe plus étrange et plus horrible que tous ceux qui, la nuit précédente, avaient épouvanté son sommeil. Comment, en effet, ajouter foi au témoignage de ses sens? Comment admettre la réalité du spectacle inouï, impossible, qui s'offrait à ses regards? En face d'elle une figure hideuse et bizarre, un personnage presque fantastique, vêtu de haillons, le visage caché sous les flots d'une longue barbe rousse, tenait dans ses bras un des berceaux et semblait près de disparaître avec lui.

—Je rêve! murmura Pauline en passant ses deux mains sur son front pour rejeter en arrière ses cheveux épars, je rêve, ou ma tête s'égare!...

Elle se dit cela, mais l'illusion, le doute, l'incertitude n'eurent que la durée de ces éclairs qui flamboient dans les chaudes nuits d'été. L'effrayante vision n'était point immobile... homme ou fantôme, le ravisseur se dirigeait vers la porte qu'il allait atteindre. La marquise comprit tout, ou plutôt, ne sachant rien, elle devina tout! Une clameur sourde, indistincte, un râle de fureur, pareil au rauquement d'une bête fauve, s'échappèrent de sa poitrine haletante. Elle saisit, elle agita d'une main fiévreuse la torsade de soie qui pendait entre les rideaux de son lit, et qui mettait en branle les sonnettes d'appel, puis, avec l'irrésistible impétuosité d'une tigresse à laquelle on enlève ses petits, elle bondit vers Lascars qu'elle atteignit auprès de la porte, le prit à la gorge, et ses faibles mains, ses mains blanches et patriciennes devinrent fortes comme des tenailles de fer pour le contenir et pour l'étouffer. Surpris, déconcerté par cette agression rapide et terrible, Roland lâcha le berceau qui se renversa en touchant le sol. L'enfant roula sur le tapis, et, tout étourdi par sa chute, demeura sans mouvement. La marquise le crut mort, elle devint folle de rage et de désespoir, et n'eut plus qu'une pensée : venger la victime sur le meurtrier. Alors s'engagea, dans le demi-jour transparent de cette chambre tranquille et chaste qui ressemblait à un sanctuaire, alors s'engagea, disons-nous, une de ces luttes effroyables que la plume est impuissante à raconter. Pauline voulait crier, elle voulait rugir, elle voulait appeler à l'aide, mais la tension inouïe de ses nerfs, de ses muscles, de son être entier, rendait muettes ses lèvres crispées. Lascars, pres-

que étranglé par les petites mains d'acier qui ne lâchaient pas prise, et dont l'implacable étreinte semblait se resserrer de seconde en seconde, sentait venir la suprême, la mortelle suffocation qui précède l'agonie. Le sang bouillonnait dans son cerveau et sonnait un glas funèbre en heurtant à grands coups ses tempes embrasées; sa vue se troublait; son cœur, près de se briser, se gonflait et l'étouffait. Le misérable s'épuisait en inutiles efforts et se tordait comme un reptile. Lui aussi il voulait parler, il voulait appeler ses complices à son secours et ne pouvait articuler aucun son! Des gémissements rauques et confus s'échappaient seuls de ses lèvres déjà noircies... Le silence forcé des deux adversaires de cette lutte ajoutait encore à l'horreur, à l'étrangeté de la scène, les piétinements de Pauline et de Lascars s'assourdisaient sur l'épais tapis. De l'autre côté de la porte, on ne pouvait rien entendre, on ne pouvait rien deviner... Lascars, on doit le comprendre, n'avait plus désormais qu'un désir et qu'une ambition... être libre! fallût-il acheter sa liberté par l'anéantissement complet de ses projets et de ses espérances, par la mort immédiate de la marquise. Tuer lui-même Pauline, il était impossible d'y penser! sa force anéantie le mettait à la merci même d'un enfant, et d'ailleurs l'étreinte mortelle de la jeune femme paralysait ses mouvements... Tout à coup, malgré le trouble de ses pensées, malgré l'absolu désordre de son esprit, il se souvint du sifflet d'argent pendu sur sa poitrine. S'il pouvait le saisir, l'approcher de ses lèvres, en tirer seulement un son, il était sauvé! la horde de ses soldats, de ses complices, de ses défenseurs, obéirait, prompt comme la foudre au signal bien connu! les pirates attendaient là, tout près, il ne leur fallait qu'un appel. La main défaillante du bandit chercha le sifflet d'argent. Elle ne le trouva pas, elle ne pouvait pas le trouver. Pauline, dans son premier élan, au moment où elle nouait ses doigts d'ivoire autour du cou nerveux de Lascars, avait brisé la chaînette de métal qui le soutenait!

—Je suis un homme mort! pensa le baron en voyant cette unique planche de salut lui faire défaut. J'échoue au port! c'est dommage!...

En même temps, il lui sembla que les parois de son crâne se fendaient comme les murailles d'une vieille maison, que son cœur éclatait dans sa poitrine trop étroite, et que de grands papillons de feu et de gigantesques chauves-souris aux ailes noires passaient devant ses yeux troublés. Un bruit étrange et terrible, pareil au fracas d'une montagne qui s'écroule, ébranla son cerveau et lui fit éprouver une sensation de douleur aiguë. puis il cessa de voir, d'entendre et de sentir; ses jambes amolies ploèrent sous lui; il tomba lourdement à la renverse. Pauline le suivit dans sa chute. Le corps entier de la jeune femme tressaillait d'horreur, son épouvante et son dégoût égalaient presque son désespoir. mais ses mains roidies, ses ongles incrustés dans la chair, ne pouvaient lâcher prise que par l'effort d'une volonté énergique; or, la volonté lui faisait défaut, et la folie, sans doute, allait s'emparer d'elle si cette scène effroyable se fût prolongée pendant quelques minutes encore. Par bonheur le dénouement était proche. La porte du cabinet de toilette s'ouvrit brusquement, un flot de vive lumière jaillit dans la chambre, et les femmes de la marquise parurent effarées sur le seuil... Le spectacle effrayant qui frappa leurs yeux les métamorphosa d'abord en statues, mais bientôt elle comprirent le formidable drame auquel nos lecteurs viennent d'assister, et comme elles virent qu'après tout leur maîtresse était vivante et que l'agresseur, au contraire, quel qu'il fût, paraissait mort, l'une d'elles eut le courage de marcher en avant, tandis que l'autre retournait dans le cabinet et secouait à les briser les cordons de plusieurs sonnettes destinées à se faire entendre de tous les valets du château. Pendant ce temps, la première camériste, jetant sur les épaules nues de Pauline un vêtement de nuit, balbutiait :

—Madame la marquise, ma bonne maîtresse, nous voici!... vous n'avez plus rien à craindre... au nom du ciel qu'est-il arrivé?...

Madame d'Hérouville tourna vers la femme qui lui parlait son visage livide et ses yeux hagards, puis elle répondit d'une voix éteinte et méconnaissable :

—Il a tué mon enfant... mon enfant bien-aimé n'existe plus!... regarde!... regarde!...

La camériste poussa un gémissement douloureux; elle prit dans ses bras le petit garçon et elle appuya ses lèvres sur son front d'ivoire et sur ses joues faiblement rosées. Sous ses caresses, l'étourdissement passager d'Armand acheva de se dissiper; l'ange ressuscité ouvrit ses grands yeux d'un bleu sombre, et sa bouche à demi souriante murmura ces paroles vagues, ces syllabes presque indistinctes qu'une mère trouve si douces, si charmantes, et qu'elle comprend si bien!...

—Madame la marquise, dit vivement la camériste radieuse, le chérubin n'est pas mort, il n'est pas même blessé; grâce au ciel!... il respire... il sourit... il parle! il est en pleine force et santé!

La langue n'a point de mots, le musique n'a point de notes capables de traduire exactement le cri de joie poussé par Pauline, qui se dressa comme un ressort d'acier détendu, saisit Armand que lui tendait la femme de chambre, le serra contre son cœur de toutes les forces de sa tendresse délirante et l'inonda de baisers et de larmes.

Paul éveillé depuis un instant dans son petit lit par le bruit et par les allées et venues qui se faisaient autour de lui, s'étonnait, s'inquiétait, appelait sa mère et, ne recevant pas de réponse, commençait à pleurer et à gémir. La seconde camériste prit soin de le rassurer et n'eut point de peine à y réussir. Lascars, toujours étendu sur le tapis, ne donnait aucun signe de vie.

En ce moment, le valet de chambre de la marquise et celui de Tancrede, logés tous deux fort près de l'appartement de leurs maîtres, arrivèrent dans la chambre à coucher par l'escalier de service et par le cabinet de toilette, et voyant le corps inanimé du bandit et le désordre que nous venons de peindre, ouvrirent les fenêtres et se mirent à crier : *Au secours!*... de toute la vigueur de leurs poumons. D'autres fenêtres s'ouvrirent aussitôt aux étages supérieurs, et des voix lointaines répondirent :

—Tenez bon!... nous voici!... nous arrivons... courage!...

En moins d'une minute, le château fut rempli de mouvement et de tumulte.

XXXIV

Que faisaient les Pirates de la Seine apostés dans les salles basses, dans l'escalier dérobé, dans la galerie, tandis qu'au milieu des ténèbres de cette nuit d'horreur s'accomplissaient les événements qui précèdent?... Le lieutenant, séparé de la chambre à coucher par un vaste salon, n'avait rien soupçonné de la lutte terrible, mais siencieuse, dans laquelle Lascars venait d'être vaincu par l'indomptable courage, par la force incalculable et irrésistible que Dieu donne aux mères, lorsqu'il s'agit pour elles de défendre leurs enfants ou de les venger. Le premier bruit qui parvint aux oreilles de Liseron fut celui de la sonnette agitée avec violence par Pauline. Ce bruit inquiéta le lieutenant; mais néanmoins, fidèle à sa consigne, il attendit sans bouger le coup de sifflet du maître. Ce coup de sifflet ne se fit point entendre, nous savons déjà pourquoi. En revanche, des sonneries nombreuses retentirent soudainement, en haut, en bas, de toutes parts. Puis des clameurs confuses, des pas pressés, des cris se multiplièrent et grandirent en se rapprochant. L'éveil était donné! Joël Macquart avait échoué dans sa téméraire entreprise, en douter plus longtemps devenait impossible! Mais que se passait-il donc et pourquoi le sifflet d'argent s'obstinait-il à rester muet? Incapable de supporter davantage cette incertitude, qui commençait à se compliquer d'une notable dose d'épouvante, le lieutenant franchit le salon et jeta un coup d'œil rapide dans la chambre à coucher, par l'entre-bâillement de la porte. Ce coup d'œil lui montra la chambre pleine de monde et le chef des Pirates étendu près du seuil, immobile, les yeux vitreux, les lèvres noires, en un mot, parfaitement semblable à un cadavre déjà roidi. Liseron trouva qu'il en savait assez long et s'empressa d'écouter et de suivre les sages conseils de la prudence et de la peur. Il battit en retraite avec l'agilité d'un cerf qui vient d'éventer la meute, et il s'élança dans la galerie en criant d'une voix mal assurée :

—Le capitaine est mort ! camarades, sauve qui peut !

L'effet de ce peu de mots fut immédiat et prodigieux. Une terreur panique s'empara des lâches coquins. Chacun de ces douze bandits se vit par anticipation accroché bel et bien à une potence de vingt pieds de haut ; tous prirent leurs jambes à leur cou, dégringolèrent le long des marches de l'escalier, traversèrent les cuisines en courant à perdre haleine, s'enfoncèrent à corps perdu dans les ténèbres du parc, et ne se crurent définitivement hors de péril que lorsque la petite porte percée dans la muraille de clôture se fut refermée derrière eux. Tout ce qui précède s'était accompli avec une telle rapidité, qu'au moment où les valets descendirent des étages supérieurs, la troupe entière des Pirates de la Seine était déjà loin du château, ne laissant derrière elle aucune trace de son passage, si bien que l'on dut croire qu'un seul homme avait eu l'audace de s'introduire avec effraction et escalade dans une immense maison pleine de monde, et véritablement on le crut. Revenons à Pauline. L'héroïque jeune femme avait fait preuve au moment du danger d'une force plus qu'humaine et d'une incompréhensible énergie. Maintenant que le danger n'existait plus, la réaction commençait et la nature reprenait ses droits. Madame d'Hérouville se sentait faible comme une convalescente. Ses bras éternés ne pouvaient même plus presser contre sa poitrine le petit Armand. Ses larmes coulaient avec abondance, et les battements de son cœur semblaient au moment de s'arrêter. Ses femmes de chambre s'empressaient autour d'elle, mouillaient ses tempes avec de l'eau fraîche et lui faisaient respirer des sels pour prévenir un évanouissement imminent. De toutes les parties du château les valets accouraient l'un après l'autre, s'interrogeant mutuellement et ne pouvant se répondre. Ils affluaient dans le salon d'attente où ils s'arrêtaient, puis la curiosité l'emportant sur le respect et sur l'étiquette, ils franchissaient le seuil de la chambre à coucher, et regardaient avec des yeux effarés le visiteur nocturne dont la mort foudroyante restait enveloppée pour eux d'un mystère impénétrable. Personne, excepté les deux caméristes occupées de leur maîtresse, ne devinait la vérité. Comment supposer en effet que cette faible femme aux mains d'enfant avait pu soutenir une lutte acharnée contre un farouche bandit, et sortir victorieuse de cette lutte ?... Tout à coup un brusque mouvement de recul s'opéra dans le cercle des curieux qui se pressaient autour du cadavre. Les plus rapprochés croyaient voir un des bras de ce cadavre remuer légèrement. Mais c'était peut-être une illusion. Quelques secondes s'écoulèrent. L'attention des spectateurs redoublait. Le bras remua de nouveau, et cette fois d'une façon marquée, décisive, incontestable. La poitrine du bandit se souleva, un soupir rauque s'échappa de ses lèvres, ses yeux commencèrent à rouler dans leurs orbites ; en même temps une de ses mains se rapprochait de sa gorge meurtrie. Laurent, le valet de chambre de Pauline, sortit vivement du groupe, se dirigea vers sa maîtresse et s'écria :

—Madame la marquise... madame la marquise, grande nouvelle ! le misérable n'est pas mort ! il respire ! il remue ! il revient à lui ! Dans un instant il pourra parler, madame la marquise jugera sans doute utile et convenable de l'interroger.

En apprenant à l'improviste que le scélérat aux mains duquel elle avait arraché son fils respirait encore, la jeune femme fut saisie d'un tremblement nerveux ; sa pâleur devint plus livide ; ses dents claquèrent ; c'est à peine si elle eut la force de répondre :

—Non... non... je ne veux pas le voir... non, je ne veux pas lui parler. Sa présence me tue. Eloignez de moi cet homme !... éloignez-le !... éloignez-le !

—Quels sont les ordres de madame la marquise à l'égard de ce gremlin ? continua Laurent. Faut-il quérir la maréchassée et le livrer à qui de droit cette nuit même ?

—Qu'on l'emporte et qu'on veille sur lui... balbutia Pauline. Demain M. d'Hérouville décidera de son sort. Allez.

Le valet s'inclina, rejoignit le groupe et donna ses instructions à voix basse. Un des domestiques prit Lascars par les épaules, un autre par les pieds, puis tous deux, suivis du reste de la livrée,

quittèrent la chambre à coucher où la marquise demeura seule avec ses femmes.

—Monsieur Laurent, demanda, chemin faisant, le domestique qui portait les pieds du baron, qu'allons-nous faire de ce gaillard-là s'il vous plaît ?... il est lourd tout de même, savez-vous !...

—Vous allez le descendre dans les cuisines... répliqua le valet de chambre qui prenait plaisir à se donner dans cette affaire un rôle important, on lui mettra sous les narines le plus fort vinaigre qu'on trouvera dans le maison, afin de le faire revenir à lui complètement, et je me charge ensuite de le loger dans un endroit sûr, où il restera jusqu'au retour de M. le marquis, après toutefois que je lui aurai fait subir, pour ma satisfaction personnelle, un petit interrogatoire préliminaire.

—C'est cela, monsieur Laurent ! c'est cela ! s'écria la valetaille en chœur, vous l'interrogez, il répondra, et nous saurons ainsi de quelle façon ce coquin s'est trouvé pris comme un loup dans un traquenard.

Au bout de quelques secondes la troupe entière envahissait les cuisines, et Lascars, qui semblait plus inanimé que jamais, fut placé sur un antique fauteuil en bois de chêne, noirci par le temps, craquant de vétusté, et dans lequel le maître d'hôtel daignait parfois s'asseoir pour donner des ordres ou pour faire sa sieste. Autour de lui le cercle se reforma, et des exclamations animées s'échangèrent et se croisèrent rapidement.

—Regardez donc, camarades, regardez ! quelle mine de scélérat ! disait une voix.

—Ah ! le fait est qu'il est affreux ! répondait un autre.

—Il suffit de jeter les yeux sur sa figure pour comprendre que cet homme est capable des plus grands crimes !...

—Cette barbe rousse ferait peur au diable !

—Tout de même, camarades, il paraît qu'on ne s'enrichit guère dans le métier de voleur et d'assassin, car ce bandit est vêtu de guenilles qu'aucun mendiant ne voudrait porter.

—Assez de bavardages ! dit Laurent d'un ton magistral, qu'on aille me chercher du vinaigre... En route, marmiton ! Pendant ce temps, je vais fouiller le prisonnier.

Le valet de chambre, joignant aussitôt l'action aux paroles, écarta l'espèce de souquenille flottante, déchirée en cent endroits, qui tombait jusqu'aux genoux du baron et cachait la ceinture de cuir sanglée autour de ses reins. Il retira successivement de cette ceinture deux pistolets doubles, des torches résineuses, un couteau dans sa gaine et le paquet de cordes minces et flexibles avec lesquelles Lascars se proposait de garroter la marquise. Des clameurs d'indignation s'élevèrent à la vue de ces objets et se formulèrent à peu près ainsi :

—Oh ! le misérable ! deux pistolets ! deux pistolets doubles ! il tenait là-dedans la vie de quatre honnêtes gens, savez-vous !

—Et ce grand couteau ! un véritable coutelas de boucher ! il me semble que je vois sur la lame des taches de sang. Combien a-t-il égorgé d'innocentes créatures avec ce couteau-là ? Satan seul pourrait le dire !...

—Des torches aussi ! il avait des torches ! l'infâme bandit voulait donc incendier le château. Miséricorde ! nous aurions tous péri dans les flammes !

—Je ne sais pas ce qu'il voulait faire de ces cordes, mais je sais que le bon Dieu est juste !... C'est à lui qu'elles serviront ! Je me charge de lui lier les pieds et les pattes, et je vous jure que les nœuds seront solides !

Le marmiton revint avec une écuelle remplie de vinaigre. Laurent imbiba de liquide un linge qu'il appliqua sur le visage du captif, et qu'il y maintint pendant une ou deux secondes. Au bout de ce temps un tressaillement convulsif secoua les membres de Lascars qui se débattit faiblement et fit entendre des gémissements inarticulés. Le tampon d'étoffe appuyé contre ses narines et contre sa bouche l'étouffait. Laurent, satisfait du prompt résultat qu'il venait d'obtenir, rendit au captif la liberté des organes respiratoires. Lascars en profita pour gonfler d'air vital, par de longues et profondes aspirations, sa poitrine oppressée. La circulation du sang recommença dans ses veines ; les effets morbides produits par une strangulation incomplète disparaissaient rapi-

dement, mais la pensée et le souvenir étaient encore bannis dans son cerveau congestionné. Bref, le chef des Pirates de la Seine se trouvait dans l'état d'un condamné à mort, détaché du gibet avant que la corde fatale ait achevé son œuvre. En cet état (nos lecteurs n'auront aucune peine à le croire), le baron était hideux. La teinte violacée de l'apoplexie couvrait son visage ; le sang injectait ses yeux ; un cercle de meurtrissures noires et bleuâtres (l'empreinte des doigts d'acier de Pauline), formait un collier sinistre autour de son cou.

—Ma parole d'honneur, murmura Laurent, je n'oublierai jamais cette face de coquin ! c'est à vous donner le frisson ! pour sûr je reverrai ce bandit dans mes rêves.

Lascars, livré à lui-même, faisait des mouvements automatiques et irréguliers, semblables à ceux d'un cadavre que galvanise le courant d'une puissante électricité. A mesure que la vie, un instant suspendue, reprenait son cours, et que l'équilibre se rétablissait, ses mouvements devenaient plus vifs. Enfin arriva le moment où le cerveau, suffisamment dégagé, fonctionna comme de coutume ; l'intelligence, qui semblait à jamais éteinte, se ranima soudain, apportant la lumière avec elle et chassant les ténèbres de l'entendement. Lascars, ainsi qu'un homme tiré d'un lourd sommeil, reprit alors conscience de sa situation, d'une façon d'abord vague et incertaine, mais qui s'éclaircit peu à peu et devint bientôt complète. Sa tête se pencha sur sa poitrine et il interrogea sa mémoire.

XXXV

Le capitaine des Pirates de la Seine interrogea ses souvenirs, avons-nous dit, et se rappela tout ce qui s'était passé depuis son départ du Moulin-Rouge jusqu'au moment où, vaincu par Pauline, il avait perdu connaissance. Les faits postérieurement accomplis lui parurent non moins clairs, et véritablement il n'eut pas grand mérite à deviner ce qu'il ignorait... il était prisonnier et les valets du château, pressés autour de lui, ne le laisseraient point échapper !... Tout se résumait en ces quelques mots...

Pendant une ou deux secondes, Lascars se sentit rouler dans les abîmes du découragement et du désespoir et se répéta qu'il était perdu. Jamais, jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, il n'avait prévu la possibilité d'une catastrophe le livrant aux mains de la justice... Or, il ne s'illusionnait point ! il savait quel compte terrible il aurait à rendre... il savait qu'une fois la lumière faite autour de lui, le bourreau réclamerait sa tête, et qu'aucune puissance humaine ne pourrait le sauver !... Le baron se dit ce qui précède en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire ; son énergie morale chancela, car le misérable n'avait de courage que l'épée à la main, et la perspective de la mort prochaine l'épouvantait, mais il fit un violent effort sur lui-même, il appela sa présence d'esprit à son aide et elle obéit docilement.

—Après tout, pensa-t-il, rien ne me prouve que la situation soit désespérée !... Un homme tel que moi doit trouver dans son génie les ressources nécessaires pour échapper aux plus mauvais pas... D'ailleurs, celui qui s'abandonne est un sot !... Je lutterai jusqu'au bout !...

—Une fois cette résolution prise, Lascars ramené releva la tête et son regard perçant se reposa sur les visages qui l'entouraient. Cet examen rapide lui donna la certitude qu'aucun de ses complices ne partageait son sort.

—Ils m'ont abandonné, les lâches ! se dit-il avec indignation ; mais presque aussitôt, il ajouta : Tant mieux, après tout ! seul prisonnier, seul compromis, je puis ne songer qu'à ma défense... ces maladroits coquins, s'ils étaient arrêtés, m'auraient perdu sans ressource par leurs aveux...

Le valet de chambre Laurent jugea convenable d'interrompre le monologue du captif.

—Brigand que vous êtes, s'écria-t-il d'un ton qu'il voulait rendre solennel, puisque le diable, auquel vous appartenez de droit, a jugé convenable de ne point s'emparer aujourd'hui même de votre vilaine âme (qui ne saurait manquer de lui revenir tôt ou tard), préparez-vous à me répondre, et n'oubliez pas que le mensonge serait inutile...